

REVUE DE PRESSE

FATHER

de Tereza Nvotová

EPICENTREFILMS PRÉSENTE

“SAISSANT ET VERTIGINEUX” TÉLÉRAMA

FATHER

UN FILM DE TEREZA NVOTOVÁ

PRIX SANG NEUF
**REIMS
POLAR**
FESTIVAL INTERNATIONAL
DU FILM POLICIER 2026

2025
PRIX
D'INTERPRÉTATION
LES ARCS
FILM FESTIVAL


MOSTRA INTERNAZIONALE
D'ARTE CINEMATOGRAFICA
LA BIENNALE DI VENEZIA 2025
SELECTION OFFICIELLE



EPICENTRE FILMS PRÉSENTE FATHER UN FILM DE TEREZA NVOTOVÁ AVEC MILAN ONDŘÍK, DOMINIKA MORÁVKOVÁ, AŇA GEISLEROVÁ, MARTINA SLŮKOVÁ
DOMINIKA ZAJCZ, PETER ONDREJČKA SCÉNARIO TEREZA NVOTOVÁ, DUŠAN BUDZAK IMAGE ADAM SUZIN SON MAREK HART, IVAN HORÁK DIRECTION ARTISTIQUE NINA FERIANCOVÁ
CASTING TEREZA LIPOVÍČKOVÁ COSTUMES ANETA HRNÁKOVÁ MUSIQUE VLADIMÍR WITTRUBER, ZUZANA WITTRUBER MONTAGE NIKODEM CHABÍOR PHOTIQUE ORIGINALS PSONI
SUPERVISION VFX MICHAL KRČEK, PRODUIT PAR VERONIKA PÁSTEKOVÁ, ANTON SÁRTEKOVÝ, KAREL CHOJKA, MILOŠ LOCHMAN, MARTA GHOSINSKÁ, MARIUSZ WŁODARSKI
PRODUCTION DANAE PRODUCTION, MOLOKO FILM, LAVA FILMS COPRODUCTION ČESKÁ TELEVIZE, TV JOJ EN ASSOCIATION AVEC MAGIC LAB AVEC LE SOUTIEN DU AUDIO VIZUÁLNY FOND
STATNÍ FOND AUDIOVIZE, POLISH FILM INSTITUTE, DE CITROËN, STRABAG VENTES INTERNATIONALES INTRAMOVIES DISTRIBUTION FRANCE EPICENTRE FILMS

CINE+
OCS

CZECH
FILM

CENTRE TCHÈQUE
PARIS

Infrackuptibles

TEASER

INSTITUT SLOVAQUE
DE PARIS

KINO
VIŠEGRAD

Télérama

SOMMAIRE

Phrases presse

Quotidien / PQR

- L'Humanité
- Ouest-France
- Le Dauphiné Libéré
- La Nouvelle République

Hebdomadaire

- Télérama
- Le Canard Enchaîné
- L'Express
- Le Journal du Dimanche
- Femme Actuelle
- Famille Chrétienne
- Le Petit Bulletin Lyon
- Télé Z

Mensuel / Bimestriel

- Les Inrocks
- Première
- Cinéma Teaser
- Technikart
- Jeune Cinéma
- VSD
- Le Courrier Messin

Web

- À voir à lire
- Culturellement vôtre
- La 7ème bobine
- Abus de ciné
- Unification
- Le Mag du Ciné
- Direct-Actu
- Movierama
- Relikto
- Dame Skarlette
- Blog de Phaco
- InOut Côte d'Azur
- Culturaddict

PHRASES PRESSE SORTIE SALLES

FATHER

- « Saisissant et vertigineux » **TÉLÉRAMA**
- « Un film implacable, à couper le souffle » **LES INROCKS**
- « Un film sensible et juste » **PREMIÈRE**
- « Bouleversant » **LE CANARD ENCHAÎNÉ**
- « Un psychodrame intime et intense » **CINÉMA TEASER**
- « Filmé et joué avec talent » **FEMME ACTUELLE**
- « Un tour de force » **LE PETIT BULLETIN**
- « Une interprétation d'exception » **FAMILLE CHRÉTIENNE**
- « Une expérience de cinéma profondément habitée » **LE COURRIER MESSIN**
- « Une dimension émotionnelle forte » **LA 7^{ÈME} BOBINE**
- « Virtuose » **ABUS DE CINÉ**
- « Chaque plan est une immersion » **LE MAG DU CINÉ**
- « Un vrai petit miracle » **CINEUROPA**
- « Une œuvre dense et profondément humaine » **CULTURELLEMENT VÔTRE**
- « Un excellent long-métrage » **DAME SKARLETTE**
- « L'interprétation est puissante » **DIRECT-ACTU**
- « Puissant et déchirant ! » **BAZ'ART**

Quotidien / PQR

L'Humanité

Ouest-France

Le Dauphiné Libéré

La Nouvelle République

**CULTURE & SAVOIRS****Histoire
d'un infanticide
involontaire**

CINÉMA Un père de famille oublie son bébé dans sa voiture un jour de canicule. *Father*, de Tereza Nvotova, privilégie la déflagration intime au discours simplificateur.

Father, de Tereza Nvotova,
Slovaquie - République tchèque - Pologne, 1h 43

Passée par le documentaire, Tereza Nvotova a beaucoup observé la société de son pays, la Slovaquie. Elle a sondé l'influence des mouvements évangéliques sur la jeunesse (*Take It Jeasy!*, 2008) ou interrogé la pratique politique de l'ancien premier ministre Vladimir Meciar (*The Lust for Power*, 2017). Dans la fiction, elle poursuit une quête similaire. *Sans jamais le dire* (2017), son premier long métrage, dépeint à la fois les traumatismes d'une adolescente victime d'un viol et la surdité d'un système incapable de l'écouter. Une manière de dénoncer le silence entourant les violences sexuelles. Elle récidive avec *Svetlonoc* (2022), où, de retour dans son village natal, une femme est accusée de sorcellerie. Dans *Father*, qui sort ce mercredi, elle s'attaque au syndrome du bébé oublié. Plutôt que la vindicte populaire et le déferlement médiatique qui condamnent un père qui a laissé son rejeton dans sa voiture un jour de canicule, elle se concentre sur l'impact que ce drame provoque chez les parents.

LA CONFUSION DES SENTIMENTS

Au départ, Michal (prodigieux Milan Ondrik) et Zuzka (Dominika Moravkova) incarnent

un modèle de réussite professionnelle et sociale. Bien dans son corps et dans sa tête, Michal mène une existence bien remplie à la tête d'une entreprise. Avec sa jeune et belle épouse, il est l'heureux père d'une fillette de 2 ans. Sur le chemin de son travail, il la dépose à la crèche. Pourtant, quelques heures plus tard, une puéricultrice l'appelle pour s'étonner de l'absence de l'enfant. Michal se rue alors vers son véhicule pour découvrir le corps inerte de sa fille.

Tourné essentiellement en plans-séquences, avec une précision du cadre impressionnante, une narration fluide qui privilégie les rapports intimes entre les personnages, *Father* décor-tique la confusion des sentiments et les bouleversements induits par un infanticide involontaire. Le scénario, directement inspiré par un oubli similaire qui a touché une connaissance du coscénariste Dusan Budzak, installe la problématique du regard qu'on porte sur soi. Que faire quand on ne peut même plus se fier à son cerveau et à ses propres souvenirs ? Un couple peut-il survivre à une telle tragédie ? La réalisatrice fait magnifiquement bouger les lignes dans un thriller psychologique qui préfère parler à notre capacité d'empathie plutôt qu'à nos plus bas instincts. ■

MICHAËL MÉLINARD





ET AUSSI...

[Father](#)

C'est un jour banal qui se mue en drame. Michal, certain d'avoir déposé sa fille de 2 ans à la crèche, l'a abandonnée dans sa voiture où elle est morte, après une journée en plein soleil. [Father](#) explore le chaos provoqué par cette négligence en trouvant toujours le bon ton et évitant tout sentimentalisme.

1 h 41.

French Connection

Cinq Oscars dont meilleur film et acteur (Gene Hackman), ce classique de 1971 retrouve le chemin des salles. Inspiré de faits réels à une époque où 80 % de l'héroïne arrivant aux États-Unis provenait du sud de la France, ce polar haletant n'a pas pris une ride.

1 h 44.

L'homme qui voulut être roi

Ce sommet de John Huston fête ses 50 ans en ressortant aussi sur grand écran. Un film d'aventures adapté d'une nouvelle de Rudyard Kipling où Sean Connery et Michael Caine crèvent l'écran en escrocs idéalistes tentant de devenir les souverains d'un pays imaginaire.

2 h 09.

[Father](#) de Tereza Nvotová

Epicentre Films



Un moment d'absence

Prix de la compétition "Sang Neuf" du festival Reims Polar, un drame intime remarquable, filmé en plans séquences.

N.C.

Un homme court au début et un homme court à la fin. C'est le même personnage, mais la course du récit aura complètement transformé sa vie, au moyen d'une trajectoire dramatique d'une époustouflante maîtrise.

D'après une histoire vraie, c'est le récit d'un homme brisé, à l'origine de la mort de son enfant adorée, oubliée dans sa voiture un jour de canicule, tandis qu'il était accaparé par son travail.

Le film échappe au traitement de faits divers. Il ne cherche pas à éclairer de manière didactique ou clinique ce syndrome du bébé oublié (involontairement) ; tout juste évoque-t-il le mécanisme qui en est à la cause : le cerveau en pilotage automatique, la mémoire des habitudes aux commandes, routine zappant toute autre action nouvelle, comme conduire inhabituellement son enfant à la crèche.

Father colle au père et à son effondrement intérieur, terrassé par l'inexplicable oubli, l'incompréhensible défaillance, l'effacement du réel, un père dépassé par la tragédie irréparable dont il a été l'involontaire auteur, rongé par une culpabilité sans réparation possible.

Tereza Nvotová ne le quittera presque jamais des yeux, littéralement, la caméra du directeur

de la photographie Adam Suzin paraissant faire corps avec ce personnage et créant une intimité empathique avec lui. Cette proximité est servie par une narration en plans-séquences fluides, un travail sensoriel et subjectif sur le son, le meilleur moyen d'éprouver, presque naturellement, les bouleversements de ce père. Chaque scène paraît forer sa douleur et sa dévastation. L'acteur Milan Ondrik le joue avec une admirable subtilité, sans jamais de démonstration.

Durée : 1 h 42



Milan Ondrik. Photo Epicentre Films





Grand moment de cinéma,

« Le virtuose » - 1 h 49 – mercredi 27 mai.

Le virtuose est aussi doté d'une bande-son jazzy où se bousculent Dave Brubeck, leCantaloupe Island d'Herbie Hancock (qui fait une brève apparition dans le film), Oscar Peterson, Dean Martin dansAlmost like being in love .

« [Father](#) »

Ce qu'il y a de vertigineux dans le film de Tereza Nvotová, [Father](#) , c'est que le drame qu'il décrit peut frapper des gens sans histoire, équilibrés, plein d'amour pour leur famille. Et[Father](#) est d'autant plus fort qu'on s'identifie très vite à Michal. Avec son épouse Zuzka, ils mènent une vie équilibrée et confortable dans leur jolie maison de banlieue. Tous deux salariés, ils élèvent avec amour leur petite fille de deux ans Dominika. La routine, elle existe forcément, ne leur pèse pas : il part courir, elle prépare la petite, ils partent travailler en même temps et c'est Michal qui dépose Dominika à la crèche. Justement, c'est la force de l'habitude mêlée à une mémoire prospective qui lui fait anticiper ce qu'il va devoir faire dans la journée, qui va précipiter la famille dans l'horreur.

Alors qu'il est en train de travailler, Michal entend arriver les secours sur le parking de son entreprise. Il a oublié Dominika dans la voiture : elle n'a pas survécu. Si le« syndrome du bébé oublié » est un phénomène identifié, il ne diminue en rien la souffrance des parents pas plus que la violence des réactions et commentaires.

Inspiré d'une histoire vraie qui est arrivé au meilleur ami du coscénariste de [Father](#), Dušan Budzak, ce film nous place devant une série de questions vertigineuses : une telle chose pourrait-elle m'arriver ? Quelle serait ma réaction si un proche vivait un tel drame ?

« [Father](#) » - 1 h 43 – mercredi 27 mai.

« The plague »

C'est un film sur le harcèlement, l'exclusion, l'éclosion de la masculinité toxique (les protagonistes viennent d'entrer dans l'adolescence). Dans un camp estival pour joueur de water-polo, la hiérarchie est vite installée. Tout tourne autour de Jake et de sa petite bande. Ne pas en faire partie équivaut à entrer aux enfers. Tout juste arrivé, Ben (Everett Blunck) comprend instantanément les règles du jeu et fait son possible pour se faire accepter. Il ne veut pas connaître le même destin qu'Eli (Kenny Rasmusen) totalement ostracisé. Il n'est pas doué pour le sport, cultive un comportement atypique et est couvert de boutons. Jake a décrété qu'il avait la peste et qu'il ne fallait pas l'approcher.

Naturellement empathique, Ben commence à communiquer avec Eli, tente de lui venir en aide : la réaction de Jake est de le placer immédiatement en quarantaine amicale. Débutent alors les réflexions, les sévices. Les efforts de Daddy Wags, l'éducateur (Joël Edgerton) sont impuissants à calmer le jeu. Il comprend pourtant fort bien la situation, lui qui a été victime jadis de harcèlement.

C'est en retrouvant les journaux intimes de son adolescence que le cinéaste américain Charles Polinger a eu l'idée deThe plague (la peste en français).« Plutôt que de verser dans la nostalgie de cette époque, je voulais plonger le public dans la peau d'un jeune garçon de douze ans. Pour lui,

Hebdomadaire

Télérama

Le Canard Enchaîné

L'Express

Le Journal du Dimanche

Femme Actuelle

Famille Chrétienne

Le Petit Bulletin Lyon

Télé Z



Father

Tereza Nvotová

Un jour d'été, un père oublie son bébé dans sa voiture. La réalisatrice slovaque explore trauma et failles de la mémoire dans un film saisissant.



C'est une histoire sur laquelle on préférerait peut-être fermer les yeux, par pudeur. Mais que l'on se sent finalement heureux de pouvoir partager grâce à ce film courageux, nécessaire, poussé par une détermination peu ordinaire : ne pas abandonner les gens dans le malheur. Michal y est jeté cruellement, sans comprendre. En route vers son bureau, il a déposé sa fille de 2 ans à la crèche. Mais ce moment, dont il se souvient très bien, n'a jamais existé ce jour-là. Arrivé à destination, il a garé sa voiture sur le parking sans voir que la petite Dominika était encore dedans, endormie. L'été était caniculaire. L'enfant est morte d'un choc thermique.

La jeune réalisatrice slovaque de *Father* s'est emparée de faits réels, rap-

portés par son scénariste, dont le meilleur ami a inspiré le personnage de Michal. Tereza Nvotová y a mêlé des éléments d'autres tragédies semblables, illustrant « le syndrome du bébé oublié », une faille temporaire du cerveau et de la mémoire, éclairée en 2010 par le journaliste américain Gene Weingarten dans un article pour le *Washington Post* qui lui valut le prix Pulitzer. Dans le film, Michal lui-même découvre ce texte sur Internet : au milieu d'insultes qui le visent, lui, le père monstrueux, il y voit la chance de pouvoir comprendre comment tout est arrivé. L'espoir, à l'écran, est présent du début à la fin de cette fiction en forme de reconstitution.

Le cinéma peut nous aider à voir, à comprendre ce qui semble impossible. Cette conviction structure la mise en

scène : la caméra est un témoin constant, elle ne quitte pas Michal. La journée fatale commence, il fait son footing, rentre, se douche, s'habille, parle avec sa femme, Zuzka, qui s'occupe de Dominika et la prépare pour partir. Ne pas perdre le fil de ces enchaînements devient le défi d'une cinéaste venue du documentaire, qui accomplit des prouesses techniques pour nous faire entrer en plan-séquence dans la fluidité du quotidien. C'est dans ce mouvement que vient se glisser un vide, comme une cassure invisible. Un instant fugace où le déroulement logique se rompt : en sortant de sa voiture devant la crèche, Michal voit Dominika déjà dehors elle aussi, alors qu'il ne l'a pas détachée de son siège enfant, dont elle ne pouvait pas sortir seule. Faire corps avec le personnage signifie alors entrer dans sa vision faussée, produite par son cerveau en mode « pilote automa-

Un couple (Milan Ondřík et Dominika Moravková) broyé par l'horreur du réel dans une mise en scène qui flirte avec le fantastique.



Hélas



Bof



Bien



Très bien



Bravo

tique». Ce que l'image nous montre fournit ainsi la preuve qu'on est bien face à un dysfonctionnement neuronal, et non à une négligence coupable.

Il faut sauver ce père maudit (qui a le visage marquant de l'acteur Milan Ondřík), bientôt confronté à la justice. Pour partager son épreuve, Tereza Nvotová a fait de son film une épreuve de vérité. Sa volonté d'y voir clair est

totale. Elle regarde le soleil en face pour dire l'aveuglement et aussi la douleur qu'est la réalité. Elle plonge, de façon très impressionnante, dans l'obscurité où se réfugient les parents de Dominika, deux corps qui ne tiennent plus debout dans une maison tombeau. Des secouristes viennent leur injecter des tranquillisants, puis les laissent. On est presque au bord du

fantastique, dans un cauchemar qui a pris toute la place. En affrontant le trauma, *Father* accompagne Michal jusqu'aux limites de la vie. Un film saisissant, vertigineux.

► Frédéric Strauss

| *Otec*, Slovaquie (1h43) | Scénario: T. Nvotová, Dusan Budzak. Avec Milan Ondřík, Dominika Morávková, Ana Geislerová.





“Mon film peut avoir un effet préventif” : au cœur de “Father”, le “syndrome du bébé oublié”

Dans son troisième long métrage, en salles, la cinéaste slovaque explore le mystère de cette défaillance de la mémoire et les traumatismes qu'elle engendre. Elle nous raconte les questionnements et sentiments qui l'ont traversée lors de sa fabrication.

Avec l'impressionnant Father (en salles depuis le 27 mai), Tereza Nvotová aborde l'énigme douloureuse du syndrome du bébé oublié. Un sujet si peu éclairé que ce film, tourné à Bratislava, a valu un succès inattendu à cette réalisatrice slovaque de 38 ans, qui vit entre Prague et New York. Elle nous dit tout ce qui a compté pour elle en tournant son troisième long métrage.

Father raconte une histoire si tragique qu'on pourrait estimer impossible d'en faire un film.

J'ai vraiment pensé ça : c'est impossible de faire un film à partir de cette histoire. Mais elle ne m'a pas quittée. Je ne cessais de me poser des questions : comment cela a-t-il pu arriver ? Est-ce que cela pourrait m'arriver à moi aussi ? Pourrais-je être responsable de la mort de la personne que j'aime le plus au monde ? Ces questionnements m'ont ouvert le cœur. J'ai pu dépasser la tragédie pour entrer dans la dimension humaine de cette histoire, qui parle de notre fragilité, du peu de contrôle que nous avons sur nos vies. Ça aussi, c'est terrifiant. Mais cela m'a portée vers une empathie comme je n'en avais jamais ressentie. J'ai pensé que je pouvais raconter cette histoire en apportant de l'amour au spectateur.

Vous avez reproduit des faits réels ?

Mon film est inspiré par des événements réels mais pas par une seule histoire. Celle du meilleur ami de mon scénariste a été déterminante mais ce qui lui arrivé se passe partout dans le monde, et pratiquement de la même façon, que ce soit en Slovaquie, aux États-Unis ou en Afrique. Le père ou la mère doit déposer l'enfant quelque part mais quelque chose se passe, souvent un appel téléphonique, et la mémoire fait une sorte de faux raccord, donnant l'impression que l'enfant a été déposé. Ce qui diffère d'un pays à l'autre, c'est la législation : le parent est considéré coupable ou non, il va en prison ou pas. C'est un véritable défi pour la société, il s'agit de la mort d'un enfant, mais pas d'un crime.

On sent que vous avez voulu faire un film utile, éclairant. Peut-être même préventif ?

J'ai travaillé en profondeur sur cette histoire pour la comprendre vraiment. Cela voulait dire comprendre aussi le fonctionnement du cerveau humain, qui est la clé de cette histoire. J'ai été étonnée par tout ce que j'ai appris. Notre mémoire me semblait être comme un disque dur dans lequel on met nos souvenirs, mais c'est bien plus complexe, la mémoire dépend en réalité de deux systèmes qui s'opposent. Dans la vie quotidienne, on oublie ses clés, on pense avoir verrouillé sa porte mais on ne l'a pas fait, ce sont des petites choses et on pense que ça ne peut évidemment pas être comparable au fait d'oublier un enfant dans une voiture. Mais ce qui est effrayant avec le système qui gère notre mémoire, c'est qu'il ne fait pas la différence entre votre enfant et votre téléphone portable. On ne peut pas changer notre cerveau, on fonctionne comme ça. Mais mon film



peut avoir un rôle préventif, c'est vrai. Beaucoup de gens qui l'ont vu m'ont dit qu'ils pensaient à [Father](#) chaque fois qu'ils étaient en voiture avec leur enfant.

Votre film illustre ce qu'on appelle le syndrome du bébé oublié, mais vous montrez qu'il n'y a pas d'oubli à proprement parler. C'est une vision faussée de la réalité qui est en cause.

Le terme « oublié » est effectivement trompeur. L'enfant, dans ce cas, n'a pas été oublié. Il s'agit d'un conflit entre deux types de mémoire, quand la mémoire automatique — qui nous permet de respirer, de marcher, de vivre sans y penser — prend le contrôle : elle peut réécrire ce que nous vivons et y mettre un faux souvenir. Dans l'histoire qui est arrivée en Slovaquie comme dans celles qui se sont passées dans d'autres pays, les parents voyaient leur enfant ailleurs que dans la voiture, mais c'était un faux souvenir : ils ne l'avaient pas oublié. Bien sûr, il y a aussi des cas de négligence pure et simple. Il faut pouvoir faire la différence. Dans le cas du père dont je reprends l'histoire, il y a eu des examens psychologiques pour déterminer s'il s'agissait bien du syndrome du bébé oublié.

J'ai fait ce film d'une manière subjective, en me mettant à la place du père.

Votre film tire sa force de votre choix de filmer presque tout en plans-séquences. Comment cette mise en scène s'est-elle imposée ?

J'ai fait ce film d'une manière subjective, en me mettant à la place du père, ce que ne font pas les articles de presse à sensation qu'on lit sur de telles affaires. On est avec ce père, on avance avec lui, on reste avec lui quoi qu'il arrive. Pour moi, en tant que spectatrice, c'est ce qu'apportent les plans-séquences : j'ai le sentiment que j'entre dans la vie. C'était pour moi la seule manière de tourner ce film. C'était un défi mais il n'y avait pas d'autre moyen. Et c'était important aussi pour les acteurs. Je ne voulais pas leur demander de jouer les situations, il fallait qu'ils y soient plongés entièrement. Je viens du documentaire et ce rapport au cinéma est toujours en moi. Quand je filme, il faut que tout soit vrai. Les mouvements de caméra doivent être dans la vérité. On ne peut pas filmer de telle ou telle façon parce que c'est beau. La seule chose qui comptait, c'était ce que ressent le père.

Votre premier film non documentaire racontait l'histoire d'une jeune fille qui subissait un viol.

r

[Father](#) poursuit ce travail sur les traumatismes ?

Je m'intéresse aux traumatismes parce que, lorsque nous en faisons l'expérience, les traumatismes nous arrachent à la société dans laquelle nous vivons, pour nous précipiter à une place que nous n'avons jamais occupée, dont nous ne savons rien et que nous ne pouvons pas comprendre. On continue à vivre la même vie, au même endroit, avec les mêmes personnes, mais tout est différent. On ne peut plus se raccrocher à ce qui nous aidait, à la sécurité que nous donnait notre vie. Il faut se reconstruire sans rien, il faut arriver à comprendre qui nous sommes désormais, qui nous sommes devenus. C'est un moment où on se retrouve confronté à ce qu'est l'humanité vraie, dénuée de tout le reste. Ce qui m'intéresse, c'est le mystère de l'existence humaine quand elle a été dévastée par un traumatisme. [Father](#), de Tereza Nvotová (Slovaquie, 1h43). En salles.



Father

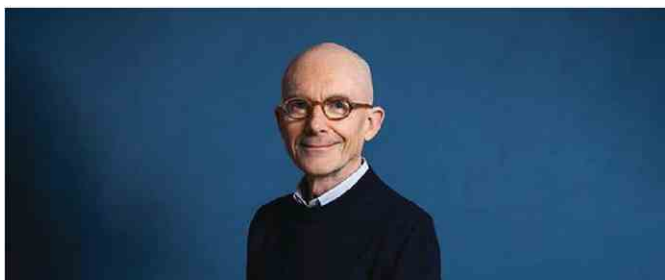
Une amnésie momentanée, une déconnexion psychique peuvent provoquer un drame inexorable. Celui-ci survient, comme une explosion, dans la vie sans histoire de Michal, qui devient un objet de scandale aux yeux du monde et de sa femme aimée, Zuzka.

La réalisatrice slovaque Tereza Nvotová expose le problème de la survie d'un homme désintégré par le malheur et la culpabilité. Survie, aussi, d'un couple dans lequel la femme lutte, seule, contre l'effondrement.

La performance de Milan Ondřík, père tragique et hagard, n'a d'égal que le jeu

tout en retenue de sa compagne à l'écran, Dominika Morávková, en bouleversante Antigone. — **J.-F. J.**





Christophe Donner

Il n'a quand même pas oublié son enfant dans la voiture !

Quand le scénariste Dusan Budzak a raconté l'histoire vécue par son meilleur ami à la réalisatrice Tereza Nvotova, celle-ci lui a tout de suite dit qu'une telle tragédie n'était pas transposable au cinéma. Elle s'est pourtant lancée dans l'aventure, comme pour tenter de dépasser les limites de ce que le cinéma est capable de produire. Son cinéma à elle, en tout cas. Le film s'appelle *Father*, il sort fin mai, ce qui vous laisse le temps de vous préparer. C'est du lourd.

Michal (Milan Ondrik), le *Father* en question, dirige une maison d'édition en difficulté financière. C'est un bel homme de 40 ans, sportif, marié à Zuzka (Dominika Moravkova), une femme de son âge, très belle. Ils ont une fille de 2 ans, Dominika, délicate. Ils vivent dans une maison très confortable, ils ont deux voitures. Après son jogging, Michal se prépare à partir au boulot quand il reçoit un coup de fil de sa secrétaire qui lui annonce la visite inopinée du *cost killer* chargé de redresser les comptes de l'entreprise de Michal, au bord de la faillite. Il doit se grouiller. D'autant plus que Zuzka lui demande de conduire Dominika à la maternelle car elle doit faire des emplettes, genre. Ça ne l'arrange pas du tout, mais c'est un bon père, un bon mari, il accepte. Il installe le siège pour enfant sur la banquette arrière, un siège tout neuf, plus confortable que l'ancien, plus sécurisé.

Tereza Nvotova est une virtuose du plan séquence. Les vingt premières minutes du film : jogging, douche,

coups de fil, café, départ en voiture, Nvotova les fait tenir en un seul plan, caméra à l'épaule. Elle impose ainsi au spectateur une sorte de pacte cinématographique, comme on parle de « pacte de lecture » en littérature (roman épistolaire, journal intime, manuscrit retrouvé).

Dans la voiture, malgré ses soucis, Michal chante une comptine avec la petite, c'est le bonheur, l'insouciance... Quand on arrive devant la maternelle, il y a un hiatus, une ellipse, comme si la réalisatrice avait dû tricher, obligée de rompre la continuité du plan séquence qui reprend quand l'enfant fonce vers la directrice de l'école, laquelle adresse un signe de la main à Michal qui remonte dans sa grosse voiture et file au boulot, se gare sur le parking, traverse les locaux de cette société d'édition en plein désarroi, fait la connaissance du *cost killer* qu'il présente à ses collaborateurs, répond au énième coup de fil de sa femme qui hésite sur la couleur du placard qu'elle doit acheter pour la salle de bain, il est toujours aussi patient avec elle, admirable. D'autant qu'on crève de chaud, la clim est en panne, dehors il fait 37° à l'ombre. Un enfer, se plaignent certains en s'épongeant le front.

Patron surmené, Michal prend le temps de regarder la vidéo de ses dernières vacances avec sa femme et sa fille au bord de la mer, l'amour résiste à la crise de l'édition, quoi qu'il arrive.

A trois heures de l'après-midi, il reçoit un nouveau coup de fil de Zuzka : « Où est Dominika, elle demande. – A la maternelle, répond Michal. – Tu veux rire, grince Zuzka, je viens d'avoir la directrice qui me dit que personne ne t'a vu déposer Dominika. »

L'intérêt de *Father* n'est pas de savoir si Michal a oublié de déposer son enfant : il retourne en courant sur le parking de la société, et Dominika est toujours là, dans la voiture... Ce qu'on admire c'est la façon dont la réalisatrice nous a imposé son pacte cinématographique du plan séquence tout en créant, de manière quasi subliminale, l'ellipse, le hiatus que j'ai signalé : et c'est à cause de

**LE FILM S'APPELLE FATHER,
IL SORT FIN MAI, CE QUI VOUS LAISSE
LE TEMPS DE VOUS PRÉPARER.
C'EST DU LOURD**

cette entorse au contrat qu'on se retrouve dans la peau de Michal, victime comme lui d'un « automatisme de routine » (*habit intrusion*, en anglais) : nous croyons avec lui avoir déposé Dominika à la maternelle, avoir salué la directrice de l'école, or cet évé-

nement inhabituel a été écrasé par la puissance de la routine (aller au bureau en voiture) et, comme Michal, on a laissé Dominika dans la voiture. Et c'est avec lui qu'on pousse le plus déchirant des hurlements : « Je l'ai tuée ! Je l'ai tuée ! ».

Avant de m'accuser de spoiler ce film extraordinaire, allez voir le prochain *Jeanne d'Arc*, vous vous surprendrez, au moment fatal, à vous exclamer intérieurement : « Ils ne vont quand même pas la brûler ! » *

Christophe Donner, écrivain.





«L'Objet du délit», «Colony»... Les sorties ciné de la semaine

«L'Objet du délit», «Colony»... Les sorties ciné de la semaine

SÉLECTION. Chaque semaine, le service Culture du JDD vous propose ses coups de cœur parmi les dernières sorties cinématographiques. Au programme : « L'Objet du délit » de et avec Agnès Jaoui et « Colony » de Sang-ho Yeon.

L'Objet du délit ★★★

De et avec Agnès Jaoui, Daniel Auteuil, Claire Chust. 2h14.

Huit ans après *Place publique*, Agnès Jaoui revient à la réalisation d'un film avec ce septième opus présenté hors compétition à Cannes, son premier sans Jean-Pierre Bacri au scénario, auquel il est dédié. Elle y associe à sa passion pour l'opéra le mouvement #MeToo via le montage chaotique des *Noces de Figaro* de Mozart. Car aux difficultés inhérentes à l'entreprise, s'ajoute bientôt ici une accusation d'agression sexuelle qui sème la discorde au sein de la troupe. Passé une entame un brin poussive, cette comédie chorale servie par une distribution épatante brille par son intelligence et son humour. Elle vise juste, comme ses dialogues ciselés font mouche, quitte à en agacer certains. La réalisatrice trouve aussi bien matière à rire sur la masculinité toxique ou prédatrice que sur un néo-féminisme cédant parfois à l'emballement ou à l'absurde, rappelant au passage à notre société divisée les vertus de la nuance.

Bap. T.

Colony ★★★

De Sang-ho Yeon, avec Gianna Jun, Kyo-hwan Koo. 2h02.

Dans un gratte-ciel du centre-ville de Séoul, un individu propage un agent pathogène extrêmement contagieux pour mener une expérience scientifique. La police n'a pas d'autre choix que de confiner les personnes présentes à l'intérieur de l'immeuble, pour tenter de contenir l'épidémie... Invité en séance de minuit au Festival de Cannes, Sang-ho Yeon, réalisateur sud-coréen de *Dernier train pour Busan* (2016), passe à la vitesse supérieure, et se renouvelle avec ce film de zombies qui surfe sur la peur contemporaine du bioterrorisme. Il n'a pas son pareil pour orchestrer le chaos dans un espace clos, dans un récit apocalyptique et nihiliste qui prédit l'extinction de la race humaine. La mise en scène fourmille d'idées, donnant lieu à des plans très impressionnants, chorégraphiés au millimètre près, avec des infectés à l'intelligence collective qui poursuivent les survivants. Jouissif !

S. B.

Father ★★★

De Tereza Nvotová, avec Milan Ondřík, Dominika Moravkova. 1h42.



Michal, directeur d'un journal régional, coule des jours paisibles avec sa femme Zuzka et leur fille de 2 ans Dominika. Un matin, Zuzka demande à Michal de déposer la petite à la crèche avant d'aller à la rédaction. Une canicule sans précédent frappe le pays. Quelques heures plus tard au bureau, il reçoit un appel d'un éducateur qui s'inquiète de l'absence de Dominika. Le sol se dérobe sous les pieds de Michal : il a oublié son enfant à l'arrière de sa voiture en plein soleil par 37°C... Ce drame inspiré d'une histoire vraie adopte le point de vue du père dont la vie bascule suite à la tragédie : accusé d'homicide involontaire, il devient l'homme à abattre pour les médias, les réseaux sociaux et l'opinion publique. Un récit captivant et poignant, qui dresse le portrait d'un personnage rongé par la culpabilité et en quête d'absolution, campé par l'extraordinaire Milan Ondřík. L'ouverture, filmée en plan séquence immersif et réaliste, est techniquement très impressionnante.

S. B.

Tout va super ★★

De Patrick Cassir, avec Hakim Jemili, Noémie Lvovsky. 1h31.

Tout va super pour Elie, enfin ! Non seulement Sylvaine, sa mère atteinte d'un cancer dont il s'occupe depuis des années, est en rémission, mais en plus il tombe amoureux d'Anaïs, rencontrée dans un bar. Jusqu'à ce que Sylvaine rechute un mois plus tard... Jolie surprise que cette comédie romantique qui trouve le juste ton entre rire et tendresse, gravité et légèreté. Le réalisateur de Premières vacances (2018) évite l'écueil du pathos malgré un sujet propice à, qui l'a touché personnellement qui plus est. Drôlement touchant et attachant, à l'image de son anti-héros campé par un Hakim Jemili à qui le personnage va comme un gant, le film peut aussi compter sur des seconds rôles inspirés, de Noémie Lvovsky, formidable en mère envahissante, en passant par Marie Colomb, décidément dotée d'un charme fou, et Rudy Milstein, impayable en aide à domicile farfelu.

Bap. T.

Mata ★

De Rachel Lang, avec Eye Haïdara, Joséphine Japy, Raphaël Personnaz. 1h38.

« Ne cherchez pas la vérité, vous ne la trouverez pas. » D'emblée, le ton est donné. Cette « œuvre de fiction nourrie du réel » raconte comment Mata, membre de la DGSE, est blessée au cours d'une opération clandestine au Niger ; son collègue est pris en otage par un commando terroriste. À son retour en France, elle est affectée à la DGSI en tant que formatrice le temps de son rétablissement, avec interdiction formelle d'enquêter sur l'embuscade dont ils ont été victimes. Contre l'avis de sa hiérarchie, qui dissimule selon elle des informations, Mata, femme de terrain, s'engage dans une course contre la montre... Présenté en clôture de Reims Polar, ce film d'espionnage s'aventure en eaux troubles en levant le voile sur le fonctionnement des services de renseignement. Jalonné de parenthèses oniriques superflues qui plombent un rythme déjà en dents de scie, le récit, plongé dans une atmosphère paranoïaque, pâtit d'un scénario complexe qui s'avère à la longue confus et fumeux. Déception, malgré l'implication d'Eye Haïdara.

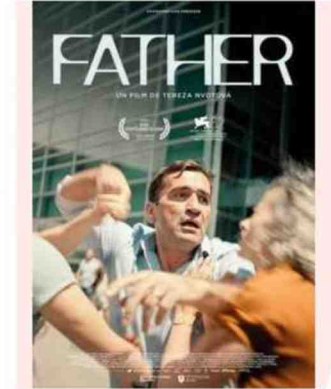
S. B.

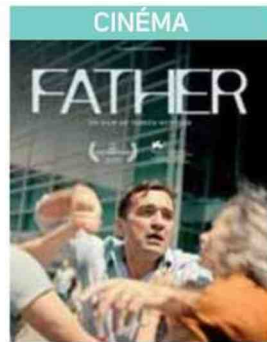


Father

Trop de pensées, trop de données, trop de rythme... et l'irréparable arrive. Un père et mari aimant peut se retrouver sur le banc des accusés. Avec habileté, la réalisatrice nous fait vivre l'expérience de ce coupable malgré lui, nous place dans la même zone de flou. C'est

la force de ce récit, difficile, mais filmé (et joué) avec assez de talent pour tenir en haleine. **De Tereza Nvotová, avec Milan Ondrik, Dominika Morávková. 1 h 42.**





Father

♥♥♥♥ e Adultes

En Pologne, Michael et Zuzka, formant un couple épanoui, sont les heureux parents de Dominika, 2 ans. Mais un jour de canicule, tout bascule. Une inadvertance coupable, une faute grave, et voilà leur vie qui vire au drame. Peut-on être coupable

sans l'être vraiment ? Peut-on aimer celui qui est responsable de votre souffrance ? Ce film ne joue sur aucun suspense, le « coupable » étant désigné d'office. Il se concentre sur l'intime. Comment vivre avec pareille culpabilité ? Peut-on dépasser la colère contre le fautif et à nouveau l'aimer ? La rédemption est-elle possible ? *Father* ne plaide pas, n'excuse pas, mais éveille notre empathie. Grâce également à une interprétation d'exception – l'acteur a d'ailleurs été récompensé, ainsi que le film, dans moult festivals. ■ **M. M.**

Drame de Tereza Nvotová (Slovaquie, Tch., Pol.), avec Milan Ondřík et Dominika Morávková.





Father, ordinary people

Petit Bulletin

Cinéma

Father, ordinary people

par Vincent Nicolet et Jean-François Dickeli Publié Vendredi 15 mai 2026

Shame / À travers un dispositif technique rigoureux et virtuose, Tereza Nvotová sonde le chaos intérieur d'un homme dévasté par la culpabilité. En salle le 27 mai 2026.

Photo : Father © Epicentre Films

La sensation de perfection formelle (plans-séquences ambitieux, digressions sensorielles) qui caractérise Father impressionne autant qu'elle trouble. Faussement distante, la mise en scène de Tereza Nvotová tente de disséquer, avec une précision presque clinique, les conséquences d'une tragédie impensable. Elle s'appuie sur un travail sonore obsessionnel, saturé de frictions, de respirations et de silences anxieux, qui prolongent l'effondrement intérieur du protagoniste. En opposition à un traitement médiatique sensationnaliste, la réalisatrice nous rapproche d'une individualité en pleine dérive, sans jugement moral ni complaisance. Un tour de force.

Father

sortie nationale : Mercredi 27 mai 2026

De Tereza Nvotová Avec Milan Ondřík, Dominika Moravkova, Peter...

Michal et Zuzka sont un couple épanoui, comblé par la réussite et la présence de leur petite fille, Dominika. Mais un jour de canicule, un drame vient briser leur amour et bouleverser leur vie. Leur histoire est exposée par les médias et... Lire +

voir la bande annonce

PARTAGER L'ARTICLE

Father

sortie nationale : Mercredi 27 mai 2026

De Tereza Nvotová Avec Milan Ondřík, Dominika Moravkova, Peter...

Michal et Zuzka sont un couple épanoui, comblé par la réussite et la présence de leur petite fille, Dominika. Mais un jour de canicule, un drame vient briser leur amour et bouleverser leur vie. Leur histoire est exposée par les médias et... Lire +



Louise Grosso



Father

ZZZ DRAME slovaque de Tereza Nvotová. Avec Milan Ondřík, Dominika Moravková. C'est un matin comme les autres pour Michal; il dit au revoir à sa femme, part au bureau et en passant, dépose sa fille à l'école. Mais il ne faut pas longtemps pour que cette routine vire au drame. En dire plus, ce serait gâcher la mécanique de ce film retors, qui demande au spectateur d'aller au-delà des jugements hâtifs sur les erreurs fatales.

→ **Durée: 1 h42. Le 27 mai.**



Mensuel / Bimestriel

Les Inrocks
Première
Cinéma Teaser
Technikart
Jeune Cinéma
VSD
Le Courrier Messin



“Father” de Tereza Nvotová, l'autopsie d'une tragédie familiale



Cette tragédie familiale construite en plans-séquences explore avec subtilité la notion de responsabilité.

Dans un majestueux plan-séquence inaugural, Michal revient de son footing, embrasse sa femme Zuzka et sa fille adorée, se douche, s'habille pour partir au travail, se dépêche parce qu'il est en retard, installe le nouveau rehausseur à l'arrière de sa voiture, dépose sa fille à l'école puis débute sa journée de travail, où il reçoit un nouveau collaborateur ainsi que de nombreux appels de sa femme. Michal est un homme soumis à de multiples pressions, désireux d'offrir à sa famille tout le confort possible. Ce jour-là, il fait très chaud. Ce jour-là, Michal est victime du “syndrome du bébé oublié”.

Lorsque l'on découvre en même temps que Michal sa fille morte dans l'automobile encore garée sur le parking, il est inévitable de refaire, comme lui, le film dans sa tête : l'a-t-on vraiment vue sortir de la voiture et aller à l'école ? En changeant le siège enfant, Michal ne s'est-il pas créé un faux souvenir en voyant l'ancien siège vide dans son rétroviseur ?

Dès lors, tous les plans-séquences de Father répondent à une logique imparable de survigilance, leur longueur ne visant pas tellement la démonstration ou le tour de force mais cherchant plutôt à appréhender avec finesse la notion de responsabilité, logée dans chacun des détails de cette tragédie. Si le film met à l'épreuve le couple endeuillé face à la voracité des médias puis à l'insoutenabilité du procès de Michal, il questionne aussi, à travers chaque geste ou dialogue, la place du père fautif et de la mère devant faire preuve de retenue dans une telle situation.

La réalisatrice Tereza Nvotová, qui signe ici son troisième film, ne cherche pas tellement à prouver ou non la valeur scientifique de ce syndrome, mais plutôt à étudier le fonctionnement dévorant du sentiment de culpabilité qui pèse différemment sur Michal et Zuzka, et surtout, comment on ne s'en défait jamais véritablement.



Father

★★★★☆ SORTIE 27 MAI OTEC

DE TEREZA NVOTOVÁ AVEC MILAN ONDRÍK, DOMINIKA MORAVKOVA, ANA GEISLEROVA... (SLOVAQUIE, 1H42)

La journée s'annonce caniculaire à l'extrême, du genre à ne surtout pas rester en plein soleil, et encore moins dans l'habitacle en surchauffe d'une voiture. Ça tombe bien : Michal est persuadé d'avoir déposé Dominika, sa fille de 2 ans, à la crèche. Pourtant, quelques heures plus tard, lorsque Zuzka, son épouse, se présente pour la reprendre, la fillette n'y est pas. Le couple à qui tout semble réussir bascule soudain dans l'horreur. Pour son troisième long métrage de fiction, la Slovaque Tereza Nvotová a choisi d'adapter à l'écran l'indicible drame vécu par une de ses connaissances. Elle offre un film sensible et juste, sans porter de jugement contre ce père négligent malgré lui, obligé d'affronter son chagrin, mais aussi celui de son épouse, sous le regard forcément accusateur de l'opinion publique. De longs plans-séquences et un minutieux travail sur le son immergent le spectateur dans le chaos vécu par un couple si ordinaire. ● Anne Lenoir





FATHER

De Tereza Nvotová
Avec Milan Ondřík, Dominika Moravková, Peter Bebjak
Slovaquie. 1h42

UN TRAGIQUE FAIT DIVERS ET UN PÈRE SUJET À L'OPPROBRE GÉNÉRAL : FATHER MET LE SPECTATEUR AU DÉFI DE COMPRENDRE CE QUI DÉPASSE L'ENTENDEMENT. BRILLANT.

— 27.05.26 Quitte à se tirer une balle dans le pied, on ne saurait trop conseiller de ne rien lire sur FATHER avant de le voir. C'est ce qu'on a eu la « chance » de vivre et croyez-nous, nous qui avons visionné le film plusieurs fois, l'expérience est réellement différente que l'on connaisse l'intrigue ou qu'on l'ignore. On propose donc que vous refermiez cette page si vous comptez voir le film de Tereza Nvotová — ce qu'on vous incite à faire. Pour ceux qui n'ont peur de rien ou qui l'auraient déjà vu dans les nombreux festivals auxquels il est invité, parlons de ce tabou ultime qu'est le « syndrome du bébé oublié ». Ce matin, alors que la journée s'annonce si ensoleillée qu'on frôlera la canicule, Michal part au travail et en chemin, il dépose la toute petite Dominika à la maternelle. Au boulot, c'est bien rempli ; rien de radicalement chronophage mais Michal a des responsabilités. Puis soudain, sur le parking en bas de sa fenêtre, les gens s'agitent, poussent des cris d'effroi, regroupés autour de sa voiture. Dominika est morte sur le siège arrière, étouffée par la chaleur. La difficulté du film réside à ce que l'attente jusqu'au drame (qui intervient au bout d'une demi-heure de film) ne soit pas du pur chantage émotionnel. Si c'est proprement intenable pour un spectateur conscient de ce qui approche, c'est angoissant pour les autres.

PAR EMMANUELLE
SPADACENTA

En temps réel, pourquoi ce long plan séquence accompagne-t-il Michal dans cette routine ? Qu'est-ce qui mérite d'être filmé dans ces banalités ? Quelle tempête succèdera à cet étrange calme ? N'étions-nous pas sur le siège passager quand Michal a déposé sa fille à l'école ? On l'a pourtant vu faire. D'ailleurs, il se souvient l'avoir fait. C'est comme ça que fonctionne le « syndrome du bébé oublié ». Avec ce pitch inspiré par la tragique expérience du meilleur ami de son coscénariste, Tereza Nvotová ose : ça peut arriver à tout le monde. Ça arrive même régulièrement quand vous vous étiez juré avoir fermé la porte en partant ou éteint le gaz. Rien n'est aussi grave que provoquer la mort de son enfant. Mais promis, ce n'est pas un acte de ravagé ou de meurtrier. Michal, c'est monsieur tout le monde. Celui que toute une société va juger. Celui qui perdra sa femme, passera devant la justice, tentera de retrouver une vie normale. Celui qui est condamné à vivre avec ça. Avec neuf plans séquences magistraux, Nvotová va suivre son personnage, dans cet espace liminal entre la vie et la mort, entre la culpabilité et le besoin du pardon, dans ce chemin vers la rédemption qu'il emprunte sans cesse retenu par un acte que seuls les psychiatres et les neurologues peuvent comprendre. Et peut-être désormais la société. ■



FATHER : Interview de Tereza Nvotová



Elle a réalisé un film choc sur le syndrome du bébé oublié, un tabou de nos sociétés. En confrontant ce fait divers, elle touche directement à notre humanité, notre capacité à l'empathie, au pardon et à comprendre l'incompréhensible. On a rencontré Tereza Nvotová, réalisatrice de FATHER. Avant de venir travailler, Michal, père de famille, a déposé sa fille à l'école ; en fait, elle agonise sur le siège arrière de la voiture, garée en plein soleil. Comment est-ce possible ? Ce « bug » du cerveau – pour vulgariser – s'appelle le syndrome du bébé oublié. Comment la société regarde cette « erreur humaine », comment la justice la punit, comment une famille est détruite et comment ce père peut continuer à vivre : FATHER, film virtuose sur la forme, bouleversant dans ce qu'il veut mobiliser d'humanité chez le spectateur, est l'un des grands rendez-vous de ce printemps au cinéma. La réalisatrice slovaque Tereza Nvotová a coécrit le film avec Dusan Budzak, dont le meilleur ami a un jour provoqué la mort de son enfant et vu son pays se retourner contre lui. Ainsi FATHER est aussi passionnel pour Dusan que cérébral pour Tereza ; quand le cerveau sera capable de comprendre



que ce fait divers n'arrive pas qu'aux autres, alors le cœur sera capable de pardon. Un film comme une main tendue.

Les premières minutes du film, en temps réel, précèdent le drame. Il ne s'y passe pas grand-chose, leur seule justification est la tragédie en elle-même. Comment écrire cette partie, en maintenant l'intérêt ?

Tereza Nvotová : C'était une grosse partie du travail. J'ai essayé de trouver de l'intérêt dans la banalité d'une journée normale pour que les gens continuent à regarder. On parle d'un homme, Michal, qui travaille dans son bureau. Il faut créer des micro-situations, des états, qui maintiennent l'engagement du spectateur. En termes d'écriture, on « avance ». Quand on s'arrête, on sent que quelque chose va se passer. Et en fin de comptes, ces moments-là, c'étaient les moments où la petite était en train de mourir. Lors de ces instants suspendus, peut-être que bizarrement Michal ressentait que quelque chose n'allait pas. Et nous avec. C'est pour ça qu'on crée des petites péripéties, des petits mystères que le cerveau humain adore résoudre. J'occupe l'esprit du public avec des banalités jusqu'à ce que le vrai drame intervienne et que tout ça n'ait plus aucune importance.

La tragédie que vit cette famille a un nom : le syndrome du bébé oublié. Le travail est-il la principale cause de ce syndrome ?

C'est un nom sophistiqué pour quelque chose qui n'a finalement pas grand-chose à voir avec les bébés. Les bébés, c'est la pire conséquence de ce syndrome. Il s'agit d'une erreur de la mémoire et cela nous arrive tous les jours. On pense qu'on a fermé la porte à clé alors qu'on ne l'a pas fait, ce genre de choses. J'ai été surprise d'apprendre que notre mémoire n'est pas un disque dur dans lequel on met des données. C'est un système complexe, en fait deux systèmes qui sont en conflit l'un avec l'autre. La mémoire automatique qui nous guide dans la journée, quand on marche, quand on respire, quand on ne réfléchit pas. Et une mémoire plus complexe dont on a besoin pour organiser les choses. Parfois, une perturbation se produit et, c'est vrai, ça arrive aux gens qui travaillent beaucoup. Mais ça arrive aussi pendant que vous faites vos courses et que vous êtes interrompue par un coup de fil, par exemple. Ça ne concerne pas uniquement les gens super occupés. L'une des choses les plus fascinantes dans ce syndrome, c'est qu'il n'y a rien à faire. On peut travailler moins et être plus concentrés, ça ne veut pas dire que ça ne se produira pas. Parce que notre cerveau est construit comme ça. Bien sûr, une histoire comme celle de **FATHER** fonctionne aussi à titre préventif. Et il y a des systèmes électroniques d'alarme qui vous signalent qu'un enfant est dans la voiture. On essaie de gérer mais on ne peut pas échanger son cerveau avec un cerveau « meilleur ».

« J'ai énormément pensé à ELEPHANT de Gus Van Sant. (...) Je me souviens de cette langueur avant la tragédie... »

Avez-vous voulu rencontrer des personnes à qui cela est arrivé ou leur expérience n'était-elle pas nécessaire ?

L'histoire de **FATHER** n'est pas tirée d'un fait réel en particulier. Bien sûr, nous avons du matériel pour travailler mais l'expérience la plus proche dont nous nous sommes inspirés, c'est celle du meilleur ami de mon scénariste Dusan Budzak. Ils étaient très proches tous les deux quand c'est arrivé et grâce à Dusan, je connaissais tous les moments qui ont jalonné ce qu'a vécu cet homme.



Ainsi je n'ai jamais ressenti le besoin d'aller voir des gens et de leur parler de la plus grande douleur de leur vie. Ce n'était pas nécessaire. En revanche, nous avons parlé à des experts et des psychiatres qui se sont chargés de ce genre de cas. On a lu des livres... On a essayé d'arriver sur ce projet aussi préparés que possible.

Faites-vous un film comme FATHER pour changer le regard qu'on porte sur ces parents ?

Un film, c'est une équipe et je suis sûre qu'il y a autant de raisons de faire ce film que de membres dans cette équipe. Le but de Dusan était probablement de changer de regard des gens. Il a énormément souffert pour son ami quand la société slovaque s'est retournée contre lui avec beaucoup de colère. De mon côté, c'était différent. Au début, je n'avais pas envie de réaliser ce film. Je pensais que c'était impossible à faire. Mais j'ai trouvé un autre niveau de lecture sous cette tragédie. J'ai eu l'impression que le film parlait de notre humanité. De qui on était en tant que peuple, et d'à quel point on ne contrôle rien. Ça parle de notre fragilité. Quand j'ai compris que j'aurais été capable de faire la même erreur que Michal, ça m'a complètement emportée émotionnellement. Quand je dis aujourd'hui à voix haute que oui, il est possible qu'un jour je tue ceux que j'aime le plus, je n'arrive pas à y croire. Et pourtant au fond de moi, je sais que c'est vrai. C'est aussi terrifiant que très libérateur, car vous vous ouvrez à plus d'empathie et d'amour pour autrui. C'est ça, que j'avais envie d'offrir au public. Et c'est ce qu'il ressent après le film – du moins, beaucoup de spectateurs me le disent.

C'était important d'inclure une scène de procès ? De voir ce que la justice a à en dire ?

Cette histoire soulève des tas de questions, d'un point de vue intime, émotionnel, relationnel. Mais aussi à un niveau social, étatique, juridique, moral et éthique. C'est un des grands tabous qui confrontent la structure-même de notre société. Voilà pourquoi je voulais qu'on montre la justice passer, qu'on la voie s'occuper de cette affaire qui, d'un côté, montre un père provoquer la mort de son enfant et de l'autre, qui est sans l'ombre d'un doute le fruit d'un geste non intentionnel. Si vous mettez cet homme en prison, est-ce que ça protégera la société ? Non. Il ne s'agit pas d'un tueur en série d'enfants. Ainsi, on est face à un cas où l'idée de punir n'est pas vraiment valide.

« Quand j'ai compris que j'aurais été capable de faire la même erreur que [mon personnage], ça m'a complètement emportée émotionnellement. »

Le film est composé de neuf plans séquence. Le premier sert à ce que le spectateur vive la matinée de Michal sans tricher. Quel est le sens des autres ?

Cette idée des neuf plans séquence est là depuis le début. Sans ça, je n'aurais sûrement pas fait le film. Ça ne pouvait pas être un film « normal », avec des petites scènes qui s'enchaînent. J'ai énormément pensé à ELEPHANT de Gus Van Sant qui, lui aussi, était composé de plans longs. Mais plus que ça, je me souviens de cette langueur avant la tragédie. Il y avait du génie dans ce choix, car on pouvait ressentir les personnages, la manière dont fonctionnait cette école... si bien que quand la fusillade arrivait, vous ressentiez quelque chose de fort pour les victimes, plutôt que de rester un simple témoin du drame. Le film a été une grande inspiration. Je me suis dit que je pouvais raconter mon histoire simplement, me concentrer sur ce matin-là, sur cet homme-là, en continu, sans la brutalité des coupes.



Vous avez voyagé dans beaucoup de pays différents avec ce film. Avez-vous la sensation que les réactions sont différentes selon la nationalité du public ?

Oui, parce qu'en Amérique, par exemple, il y a plus d'affaires liées au syndrome du bébé oublié proportionnellement à la population que nulle part ailleurs. Ainsi, aux États-Unis, le film semble leur être plus personnel.

C'est bête, mais on ne s'imagine pas l'ampleur du phénomène. On nous le présente comme des faits divers locaux. Personne ne va nous rapporter les cas qui arrivent dans d'autres pays. Ainsi le film connecte les sociétés les unes aux autres.

Ce qui est intéressant avec ces histoires, c'est qu'elles se ressemblent toutes. On dirait qu'elles sont copiées collées les unes par rapport aux autres : je roulais vers le jardin d'enfants, j'ai reçu un appel... C'est effrayant. Quand vous dites que ça connecte les sociétés les unes aux autres, c'est qu'en fait, ces affaires relèvent d'un caractère profondément humain. On ne peut pas dire que ça arrive plus aux hommes qu'aux femmes, ce serait faux de l'affirmer. Dans ce sens, c'est un film féministe qui prouve que le cerveau des femmes et celui des hommes fonctionnent exactement de la même manière.



FATHER : TEREZA NVOTOVÁ : « ACCEPTER L'IMPENSABLE »

Inspirée par un fait divers, la réalisatrice slovaque Tereza Nvotová livre avec Father une œuvre intime et vertigineuse. Entre empathie radicale et réflexion sur la nature humaine, elle revient sur un tournage aussi exigeant que transformateur.

Father : Tereza Nvotová / Colin Farrell

Présenté au festival Reims Polar, Father, de Tereza Nvotová, est un thriller existentiel, une œuvre goupillée au suspense et à l'adrénaline, dont l'intérêt réside sur le mystère. Pour en révéler le moins possible, nous dirons simplement que le film est centré sur Michal et Zuzka, un couple épanoui, comblé par la réussite et la présence de leur petite fille, Dominika. Mais un jour de canicule, où Michal doit conduire sa fille à la crèche, un drame vient briser leur amour et bouleverser leur vie... Rencontre.

Comment est né le projet Father ? Est-ce une histoire que vous avez découverte ou quelque chose de personnel ?

Tereza Nvotová : C'est une histoire tragique qui est arrivée au meilleur ami du scénariste. C'est comme ça que tout a commencé. Il m'a aussi donné un livre qu'il avait écrit sur leur amitié. Au début, j'ai trouvé la tragédie tellement immense qu'il me semblait impossible d'en tirer un film. Je pensais refuser. Mais quelque chose est resté en moi, presque comme une obsession. Et j'ai fini par comprendre que l'histoire ne parlait pas seulement de tragédie.

De quoi parle réellement le film, selon vous ?

C'est une histoire très profonde sur l'être humain. Elle questionne des idées fondamentales : est-ce que je contrôle ma vie ? Est-ce que j'ai vraiment mon destin entre les mains ? Et la réponse que le film suggère, c'est pas totalement. C'était une réflexion difficile, mais aussi un voyage.

Le film parle-t-il avant tout d'amour ?

Oui, profondément. Même quand tout s'effondre, il reste l'amour. Ce qui m'a touchée, c'est que l'épouse reste présente, malgré la douleur. Beaucoup pensent qu'un couple ne survivrait pas à la tragédie, mais je crois que l'amour peut tout traverser...

Il y a un plan ahurissant dans votre film, où le héros voit (attention spoil) quelque chose qui n'a pas eu lieu. J'ai l'impression de n'avoir jamais vu cela au cinéma.

Je ne sais pas, mais je pense qu'un réalisateur a déjà dû avoir cette idée auparavant, non ?

Quelle a été votre approche de la mise en scène ?

Dès le départ, je voulais être au plus près de cet homme, sans raconter son histoire de manière classique, mais plutôt la vivre avec lui. Être à ses côtés, presque physiquement. C'est pour cela que



j'ai choisi les longs plans-séquences. Le temps y est différent, il permet au spectateur de devenir ce personnage.

Ces plans-séquences étaient indispensables ?

Oui, essentiels. C'est même ce qui m'a donné envie de faire le film. Je me souviens d'un moment en voiture où j'ai réalisé que ce ne devait pas être un film « classique ». Je pensais notamment à

Elephant, de Gus Van Sant, où l'on suit une journée banale avant une tragédie, avec des personnages qui marchent. Au début, je pensais faire une trentaine de très longs plans, puis j'ai compris qu'il fallait aussi raconter la relation avec sa femme, l'histoire d'amour. Finalement, il y a environ neuf ou dix longs plans-séquences.

Comment avez-vous techniquement réussi ces plans ?

La plupart sont sans trucage. Nous répétions chaque scène un jour entier avec les acteurs et la caméra. Le lendemain, nous tournions. Il y a quelques coupes cachées, nécessaires pour relier des lieux différents, mais elles sont rares. Le tournage a duré seulement 21 jours, avec peu de moyens, ce qui rend l'ensemble encore plus exigeant.

Vous avez travaillé sans storyboard ?

Nous préparions tout sur les lieux, parfois avec un iPhone, pour visualiser les mouvements. Tout était dans nos têtes.

Pensiez-vous à la réaction du public en réalisant le film ?

Oui et non. Je ne pense pas directement au public. J'essaie simplement de faire un film qui me touche.

Comment le film a-t-il été accueilli en Slovaquie ?

Très bien, et même au-delà de nos attentes. Les distributeurs pensaient que seulement 7 000 personnes iraient le voir. Finalement, nous avons eu environ 30 000 entrées, ce qui est énorme pour un pays de 5 millions d'habitants. Les gens en ont beaucoup parlé entre eux. Le film a suscité des discussions, parce qu'il déclenche quelque chose d'intime et les spectateurs veulent comprendre.

Le film a reçu de nombreux prix. Qu'est-ce que cela représente pour vous ?

C'est très gratifiant, surtout pour un film slovaque, car il est difficile d'exister à l'international. Mais ce qui compte le plus pour moi, ce sont les messages des spectateurs. Quand quelqu'un me dit que le film l'a profondément touché, c'est la plus belle récompense.

Sur quoi travaillez-vous actuellement ?

Je viens de terminer une série pour HBO et Arte, actuellement en montage. Elle s'intitule Our People et traite du meurtre d'un journaliste en Slovaquie. C'est une histoire très ample, qui nécessitait un format en série pour en saisir toute la complexité.



Comment choisissez-vous entre film et série ?

Pour moi, la question la plus importante est toujours : qu'est-ce que je veux raconter ? Ensuite vient la forme. L'histoire dicte le format.

[Father](#) de Tereza Nvotová

Sortie en salles le 27 mai 2026

Par Marc Godin

pataude de son corps. Là où ce corps le définit comme une brute menaçante, son regard le montre sensible, plus encore même que l'héroïne, au point qu'il lui en vole presque la vedette.

L'agressivité a été le maître mot du chef-opérateur. La lumière, très souvent extérieure, est drue, les couleurs vibrantes et saturées, tout attaque visuellement les personnages qui, d'abord, n'y voient que bonnes séances de bronzage et motifs de réjouissance. La nuit, Nicloux emploie des lumières artificielles, qui viennent recouvrir chaque interprète d'un voile de couleurs uniformes, bleues ou rouges, parfois stroboscopiques. De sorte que de jour comme de nuit, les personnages sont privés de tout espace naturel stable et rassurant, et plongés dans un monde perpétuellement déchiré entre la dureté du jour et la violence de l'artifice de la nuit.

Nicloux a l'intelligence d'épargner à son public une vision trop frontale des moments les plus

glauques de son récit. Il compense cette forme d'autocensure par une inventivité visuelle et sonore, propre à suggérer, l'imagination faisant le reste. Ajoutons les moments où le quatrième mur est brisé, quand les personnages regardent la caméra et interpellent le spectateur pour qu'il constate leur impuissance et leur désarroi, un scénario qui sait jouer d'astuce pour mieux isoler son héroïne et faire monter l'angoisse, l'usage ponctuel d'un symbolisme visuel référant à de grands cinéastes (Stanley Kubrick), et l'on obtient un magnifique film de genre comme on n'en fait plus que rarement, dans la veine de Gaspar Noé ou d'Alain Guiraudie. *Mi amor* est un film dont les aspects les plus sulfureux ne l'empêchent jamais d'être accessible au plus grand nombre.

Mi amor. Réal, sc : Guillaume Nicloux ; ph : Romain Fisson-Edeline ; mont : Guy Lecorne ; mu : Irène Drézel, Sizo del Givry ; int : Pom Klementieff, Benoît Magimel, Fraya Mayor, Astrid Bergès-Frisbey, Elina Löxensohn. (FR, 2026, 113 mn.)

Father

G.B.S. Michal (Milan Ondrik), le père (d'où le titre du film), Zuzka (Dominika Moravkova), la mère et leur petite fille Dominika vivent heureux dans une vaste maison. Quand survient, en pleine canicule, un événement tragique, les parents sont dévastés par la douleur et le chagrin.

Tereza Nvotova, réalisatrice slovaque née dans le monde du cinéma - une mère actrice et un père cinéaste -, a côtoyé de près le métier et appris

à saisir l'émotion et la sensibilité par de longs et beaux plans-séquences.

Elle réalise ce troisième long métrage dramatique dans le style percutant et direct déjà à l'œuvre dans ses précédents films, style devenu peu à peu sa marque artistique. Souvent intéressée par les sujets de société, elle décrypte dans *Meciar* les liens obscurs d'un homme politique, dénonce dans *Spina* les agressions sexuelles perpétrées par l'entourage familial et dans *Father* se

plonge dans l'intimité d'un couple.

Un couple et l'amnésie d'un père face à sa fille. Un moment d'oubli d'une gravité extrême, un tourment dû peut-être à une surcharge de travail, que l'on découvre au début du film par une narration très nerveuse et fragmentée. Que s'est-il passé dans la tête de Michal pour qu'il pense voir sa fille partir toute seule comme chaque matin à l'école, alors qu'il la laisse dans la voiture attachée à son siège d'enfant ? Un instant très étonnant sur le plan visuel, une séquence presque mentale, tant elle semble inscrite dans son imaginaire et arrive, perçue comme "réellement fantomatique et muette" sur l'écran. Le traitement de cette scène est capital, par rapport aux autres scènes réalistes où Father accompagne l'enfant à l'école. Quelque chose dans le rythme, dans l'espace, dans la couleur donne l'impression d'un autre monde, un monde sorti du cerveau de Michal.

Le scénario est pensé, structuré et écrit comme rarement. Rien, aucun détail, n'est laissé au hasard, tout est sous contrôle avec une maîtrise exemplaire. La suite de l'événement tragique entraîne très vite la suspicion de meurtre, l'accusation, le jugement populaire, les menaces ; la société s'empare de l'histoire, juge et désigne le père coupable. Le couple est contraint de se séparer, alors que leur amour est toujours vivant et même plus encore. Ils sont l'un et l'autre habités d'un amour visible, d'un

amour d'une beauté d'âme exceptionnelle. Impossible de croire à la culpabilité de Father et d'ailleurs, pour les spectateurs, elle ne peut être, mais cependant, dans la tête de Michal, malgré tout le doute plane.

Cette ambivalence est dite, sans insistance, simplement pour réajuster la gravité de la situation morale. La beauté du film réside dans sa mise en scène brillante d'intelligence et d'affection vers la résilience et le sursaut amoureux de ce couple. Du premier jogging à travers la campagne, où Michal goûte avec bonheur la fraîcheur matinale sur ses joues, à l'ultime jogging, où il court jusqu'à l'épuisement, terrassé au sol, le récit de sa vie se déroule implacable et dramatique. Sa mort filmée du ciel, qui n'est pas sans évoquer la fuite de Cary Grant devant l'avion dans *La Mort aux trousses* d'Alfred Hitchcock, résonne comme la plus triste injustice et reste d'une grande beauté.

Father. Réal, sc : Tereza Nvotova ; sc : Dusan Budzak ; ph : Adam Suzin ; mont : Nikodem Chabior ; mu : Pjoni & Ink Midget ; int : Milan Ondrik, Dominika Moravkova, Peter Bebjak, Ingrid Timkova, Dominika Zajcz. (SLOV/TCHÉ : POL, 2025, 102 mn.)

Les notices d'Actualités ont été rédigées par Gisèle Breteau Skira, Hugo Dervisoglou, Nicole Gabriel, Jean-Max Méjean.

POLARS

"THE LAST VIKING"

Qu'on imagine une tension à frémir, des éclats de rire à en sursauter de jubilation et des rapports fraternels à en avoir la gorge nouée. On se fera alors une idée de la formidable originalité de cette variation autour du thème pourtant éculé du magot dont personne ne se rappelle où il a été enterré.

De Anders Thomas Jensen, avec Mads Mikkelsen. 1 h 56. Le 10/06.

"LE VIRTUOSE"

Tombé en disgrâce dans la foulée du scandale #MeToo, Dustin Hoffman se voit offrir un bref mais touchant come-back en vieil accordeur de piano dont le principal collaborateur met son oreille absolue au service du forçage de coffres-forts. Résultat : un surprenant thriller aussi tendu que profondément attachant.

De Daniel Roher, avec Leo Woodall. 1 h 47. Le 27/05.

SECOUANT

"FATHER"



Tiré d'une terrible histoire vraie, le désarroi de ce père après la mort de son bébé oublié dans sa voiture garée en plein soleil secoue (il faut vraiment avoir le cœur et l'esprit bien accrochés) autant qu'il enrichit sur les mécanismes imprévisibles du cerveau humain.

De Tereza Votova, avec Milan Ondrik, Dominika Moravkova. 1 h 47. Le 27/05.

3 COMEBACKS

1. "The Christophers"

Peu après Gus Van Sant avec *La Corde au cou*, l'imprévisible, hyperactif et inégal Steven Soderbergh effectue à son tour un spectaculaire retour en force en opposant un vieux peintre culte et misanthrope à une jeune restauratrice de tableaux.

Un bonheur d'intelligence ironique et d'interprétation.

De Steven Soderbergh, avec Ian McKellen. 1 h 40. Le 10/06.

3. "Ulysse"

Admirablement cinématographique, ce drame où un couple affronte le handicap mental de son enfant refuse tout pathos pour célébrer l'amour maternel et dénoncer les carences des institutions. Ce qui ne l'empêche pas, notamment grâce à une extraordinaire Élodie Bouchez, d'atteindre des sommets d'émotion.

De Laetitia Masson, avec Élodie Bouchez. 1 h 37. Le 17/06.

3. "L'Objet du délit"

Dans la vie comme au cinéma, quand Agnès Jaoui prend la parole, c'est qu'elle a des choses à dire. Témoin cette virtuose comédie chorale qui, à partir d'un geste jugé déplacé durant les répétitions des *Noces de Figaro*, pointe avec beaucoup de nuances les dérives, voire l'aveuglement, du féminisme radical.

De Agnès Jaoui, avec Agnès Jaoui, Daniel Auteuil. En salle.

LUMIÈRE SUR...

"LA BATAILLE DE GAULLE - L'ÂGE DE FER"

Dans la récente lignée des hyper spectacles à vocation populaire illustrée par *Les Trois mousquetaires* et *Le Comte de Monte-Cristo*, ce n'est cependant pas d'un classique littéraire que s'inspire le film du doué Antonin Baudry (*Le Chant du loup*) mais d'un totem absolu du roman national : le Grand Charles en personne. Aux antipodes, et tant mieux, du biopic exhaustif, le scénario se concentre sur la période décisive de la Seconde Guerre mondiale où le pas encore homme d'État fit se lever la France libre face à l'ennemi allemand, quand bien même tout le monde autour de lui, de Churchill à Pétain en passant par le président Roosevelt, s'échinait à lui mettre des bâtons dans les roues. Mais c'est sans compter sur le super héros qu'on nous présente ici, bloc marmoréen de génie stratégique et d'obstination patriotique dont chaque décision semble presque appeler des applaudissements. Il en résulte un livre d'images façon BD hypertrophiée à vocation pédagogique, dont le budget colossal culmine lors de la bataille de Bir-Hakeim, grandiose morceau de bravoure qui justifie à lui seul de guetter la suite annoncée le 3 juillet.

De Antonin Baudry, avec Simon Abkarian. 2 h 30. Le 3/06.

Et aussi

Du 21 au 27 juin prochain, Annecy se mobilise pour son désormais incontournable festival du film d'animation. Des grands studios américains aux petites productions indépendantes, du beau monde sera présent (annecyfestival.com).



FATHER

DE TEREZA NVOTOVÁ

Il est des films dont le sujet, à lui seul, intimide. *Father* appartient à cette catégorie. Et pourtant, pour son troisième film, la réalisatrice slovaque Tereza Nvotová parvient à subvertir cette idée en une expérience de cinéma profondément habitée. Michal, Zuzka et leur bambin Dominika composent une famille au quotidien bien réglé. Le père de famille semble même avancer en pilote automatique, entre son jogging matinal, le dépôt de sa fille à la crèche et ses réunions de travail. Mais lors d'une journée suffocante de chaleur, l'impensable survient. En un instant, le monde du couple s'effondre. Ce terrible événement, bientôt exposé publiquement, les place sous le feu des regards, des commentaires et des jugements. *Father* ne verse pas dans le mélodrame. Ce qui intéresse la cinéaste, c'est ce qui vient ensuite : que reste-t-il quand tout a été brisé ? C'est à travers la dérive de Michal, interprété par Milan Ondřík, que le film interroge la responsabilité, la culpabilité et la manière dont on réagit face à l'incompréhensible.



SORTIE LE 27 MAI



Web

À voir à lire

Culturellement vôtre

La 7ème bobine

Abus de ciné

Unification

Le Mag du Ciné

Direct-Actu

Movierama

Relikto

Dame Skarlette

Blog de Phaco

InOut Côte d'Azur

Culturaddict

Father - Tereza Nvotová - critique



La cinéaste slovaque Tereza Nvotová s'empare d'un sujet délicat pour en faire une œuvre très humaine malgré son parti pris radical. Réalisateur Tereza Nvotová

Acteurs Peter Bebjak Dominika Morávková Milan Ondřík Dominika Zajcz Martina Slúková Aňa Geislerová Peter Ondrejčka

Genre Drame Film pour ou sur la famille

Nationalité Polonais Tchèque Slovaque

Distributeur Épicentre Films

Durée : 1h42mn



PAYS: FRA
TYPE: Web
EAE: €18.99
AUDIENCE: 2252

TPOLOGIE DU SITE WEB: Arts and Entertainment/TV Movies and Str
VISITES MENSUELLES: 68461.84
JOURNALISTE: Tereza Nvotová
URL: www.avoir-alire.com



> [Version en ligne](#)

> 6 mai 2026 à 15:41

Titre original : Otec

Date de sortie : 27 mai 2026

Festival Festival de Venise 2025 Les Arcs Film Festival 2025

Avis

personne

L'a vu

personne

Veut le voir

Résumé : C'est l'été, il fait très beau et très chaud. Michal (Milan Ondřík) mène une vie bien agréable : après son jogging matinal, un baiser à sa femme Zuzka (Dominika Moravkova) et un petit jeu avec sa fille qu'il doit déposer à la crèche, il regagne son lieu de travail sans grande précipitation.

LIRE NOTRE INTERVIEW DE LA RÉALISATRICE

Critique : La matinée de Michal au bureau va être un peu déçue. On le voit peu concentré, alors que se joue une rencontre déterminante pour sa société. Il va même visionner des films de vacances dans son bureau, sans compter quelques coups de fil, notamment à Zuzka, son ex-épouse. C'est en fin de matinée qu'il va avoir un gros doute sur le déroulement de son début de matinée, ce qui va l'amener à découvrir la tragédie de sa vie.

Copyright Danae Production/Moloko Film/Lava Film/Ceská Televize/TV JOJ/Magic Lab

Ce drame familial, que l'on ne voit pas venir, est d'abord présenté avec une certaine désinvolture en s'intéressant à un père de famille, sympathique et sportif, très cool au travail, qui ne semble vraiment pas s'inquiéter dans ses fonctions. Tout va bien, la vie est belle. Le ton va radicalement changer après la découverte de l'un des pires drames que puisse vivre un père de famille.

Le scénario est malin et l'interprétation, dominée par Milan Ondřík, se montre irréprochable. La mise en scène originale, utilisant une caméra très mobile, scrute les protagonistes, et donne l'impression que certaines scènes ont été tournées sur le vif.

Sur un sujet terrible tiré d'un fait divers, ce film frontal révèle une certaine radicalité, mais se garde bien de juger, laissant les spectateurs sonnés et ses personnages se débattre avec leurs propres turpitudes.

Fabrice Prieur

Galerie photos

Votre avis

Interview de la cinéaste slovaque Tereza Nvotová



Interview de la cinéaste slovaque Tereza Nvotová – Sortie en salles : 27 mai 2026 Galerie photos aVoir-aLire.com, dont le contenu est produit bénévolement par une association culturelle à but non



lucratif, respecte les droits d'auteur et s'est toujours engagé à être rigoureux sur ce point, dans le respect du travail des artistes que nous cherchons à valoriser. Les photos sont utilisées à des fins illustratives et non dans un but d'exploitation commerciale. Après plusieurs décennies d'existence, des dizaines de milliers d'articles, et une évolution de notre équipe de rédacteurs, mais aussi des droits sur certains clichés repris sur notre plateforme, nous comptons sur la bienveillance et vigilance de chaque lecteur - anonyme, distributeur, attaché de presse, artiste, photographe. Ayez la gentillesse de contacter Frédéric Michel, rédacteur en chef, si certaines photographies ne sont pas ou ne sont plus utilisables, si les crédits doivent être modifiés ou ajoutés. Nous nous engageons à retirer toutes photos litigieuses. Merci pour votre compréhension. Réalisateur Tereza Nvotová

Distributeur Épicode Films

Son film [Father](#) sort sur les écrans le 27 mai prochain. De passage à Paris pour sa promotion, elle a accepté de répondre nos questions.

Diplômée de l'école de cinéma de Prague, la Slovaque Tereza Nvotová, qui a commencé par le documentaire, propose [Father](#), son troisième long métrage de fiction. Pour ce film, elle vient d'obtenir en 2024 le prix Sang Neuf au Festival Reims Polar et le Jaguar du meilleur film au Festival À l'Est de Rouen.

AVoir-ALire : En préambule, toutes nos félicitations pour le Jaguar, prix du meilleur film, que vous avez reçue pour [Father](#) au Festival À l'Est de Rouen au mois de mars dernier, et qui vous est remis aujourd'hui.

Tereza Nvotová : Je remercie toute l'équipe du festival. Je suis très heureuse et très reconnaissante de ce prix. J'étais déjà venue à Rouen à ce festival en 2023 pour mon film *Nightsiren* qui était en compétition. Cette année malheureusement, je n'étais pas disponible, prise par mon nouveau projet. Je connaissais son directeur David Duponchel, que j'ai connu à Prague pendant mes études, puis que j'ai revu dans un autre festival au Pérou.

AVoir-ALire : Pouvez-vous nous dire comment vous êtes arrivée au cinéma ?

Tereza Nvotová : J'ai grandi dans le milieu du théâtre et du cinéma. Mon père est cinéaste et metteur en scène de théâtre et ma mère comédienne. C'était en quelque sorte naturel pour moi, enfant, de vivre au sein des histoires que mes parents partageaient, car bien sûr ils ne se contentaient pas d'en parler à l'extérieur : c'était aussi à la maison. J'ai donc vécu au milieu d'histoires et de personnages. Puis, quand j'ai eu dix-sept ans, influencée par cette enfance, je suis allée étudier le cinéma (*) pour vivre ces histoires qu'ils racontaient. J'ai commencé par le documentaire. J'avais envie d'observer le monde et de le découvrir. Je voulais parler de vraies personnes et trouver de vraies histoires, à capturer. Je voulais être là dans les moments où les choses se passent, changent, quand quelque chose d'inattendu se produit. Après en avoir réalisé, les documentaires m'ont semblé plus adaptés pour parler du passé que du présent, j'ai alors décidé de passer à la fiction, forte de cette expérience précédente. Dans mon premier film (**), de nombreux acteurs sont de jeunes hospitalisés, donc non professionnels. Je voulais essayer une nouvelle façon d'aborder la fiction, plus frontale, directe. Finalement, il a eu un très bon accueil, ce qui m'a confortée.

AVoir-ALire : Vos trois longs métrages de fiction, partent tous d'un événement extrêmement dramatique. Comment l'expliquez-vous ?



Tereza Nvotová : Je ne sais pas ! je n'ai rien décidé comme ça, même si j'ai conscience que chaque film parle de personnes singulières. Il faut choisir une histoire que l'on peut s'approprier à titre personnel. Vous avez raison de dire que dans tous mes films quelque chose de terrible se passe, mais dans tous les films, il se passe quelque chose, comme si c'était vrai, et peut-être pas seulement dans le mien. Dans mes films, c'est quelque chose d'un peu plus radical, ou d'un peu plus choquant, peut-être. Je suppose que c'est ma façon de gérer ma propre peur. Comment gérer cela ? comment gérer les traumatismes qu'on a tous plus ou moins vécus. Mais ce qui m'intéresse le plus, ce sont les conséquences sur les personnes. Comment on se retrouve enfermé dans une bulle, coupé de la société. J'essaie de trouver ce que cela dit de notre humanité.

AVoir-ALire [Father \(***\)](#) peut être ressenti comme haletant et anxiogène avant même la découverte du drame. Comment créez-vous l'univers de votre récit ?

Tereza Nvotová : Eh bien, grande question !

Au départ, je ne voulais pas faire ce film, en toute honnêteté. J'avais été approchée par mon scénariste dont les meilleurs amis ont vécu cela. C'était déchirant, mais je n'ai pas vu comment cela pouvait devenir un film parce que c'est tout simplement trop tragique. Je pensais dire non, mais c'est resté ancré en moi. Je n'arrivais pas à l'oublier. Pourtant, je ne suis pas un père, je n'ai pas d'enfants : alors pourquoi cela m'affecte-t-il si durement ? J'ai fini par me rendre compte qu'il y avait une autre histoire sous ce récit qui parle finalement de notre fragilité. Il y avait une grande réflexion pour moi : serais-je capable d'une telle erreur comme celle-ci, et si oui, comment aurais-je pu l'accepter ?

J'ai fini par penser que l'on pouvait ressentir une profonde empathie pour les personnages si on connaissait leur vie avant le drame. J'ai été inspirée en ce sens par le film *Elephant*, de Gus Van Sant : comment les personnages se comportent avant les tragédies.

Je ne voulais pas juste raconter quelque chose de terrible, mais m'approcher de ce père, poser des questions sans pour autant donner de réponses. Accompagner le personnage avant et après le drame et observer.

AVoir-ALire : La scène de la crèche peut paraître "confuse". C'est a posteriori qu'on la comprend. Comment l'avez-vous construite ?

Tereza Nvotová : Pour être honnête, je préfère ne pas en parler. Je veux que le public soit surpris. Je ne veux pas qu'il s'attende à quoi que ce soit. Mais oui, pour répondre à votre question, la scène de la crèche est tout à fait intentionnelle.

AVoir-ALire : Comment avez-vous dirigé vos acteurs souvent filmés au plus près ?

Tereza Nvotová : C'était compliqué. Nous avons fait de longues répétitions, souvent toute une journée avant de tourner une scène. J'ai voulu que les acteurs soient totalement à l'aise et jouent en toute liberté. On refaisait souvent les scènes plusieurs fois : cela fonctionne ou non jusqu'au moment où l'on sent que c'est arrivé. Pour les scènes les plus émouvantes, je n'ai pas exactement tourné comme nous l'avions prévu en répétition, de manière à capter la surprise des acteurs. J'ai aussi demandé au directeur de la photo de travailler comme un photographe de guerre qui ne sait pas ce qui va se passer, filme sans pouvoir anticiper, de manière à augmenter le sentiment de tension.



PAYS: FRA
TYPE: Web
EAE: €30.63
AUDIENCE: 2252

TPOLOGIE DU SITE WEB: Arts and Entertainment/TV Movies and Str
VISITES MENSUELLES: 68461.84
JOURNALISTE: Fabrice Prieur
URL: www.avoir-alire.com



> [Version en ligne](#)

> 4 mai 2026 à 20:01

D'autres scènes étaient beaucoup plus préparées techniquement, notamment quand elles étaient tournées avec la grue Technocrane qui exige timing et précision.

AVoir-ALire : Pouvez-vous nous parler de vos projets ?

Tereza Nvotova : Je travaille actuellement sur une mini-série basée sur des faits réels. Ils se sont produits en Slovaquie autour du meurtre d'un journaliste qui a eu lieu en 2018. Elle est déjà tournée et maintenant j'en suis au stade du montage. J'ai d'autres projets en développement en ce moment, sur lesquels je préfère ne rien dévoiler.

* Tereza Nvotová est diplômée de la FAMU en documentaire (Faculté du cinéma et de la télévision basée à Prague).

** Son premier film de fiction *Sans jamais le dire* (2018) traite des conséquences du viol d'une jeune fille.

Father est basé sur le syndrome du bébé oublié.

Merci à Roberto Di Giuseppe d'Épicentre Films, qui s'est improvisé interprète pour l'occasion.

Fabrice Prieur



[Critique] Father : l'irréparable au cœur du quotidien



Caractéristiques

Titre Father

Titre original Otec

Réalisateur(s) Tereza Nvotová

Avec Milan Ondřík, Dominika Moravkova, Peter Bebjak...

Distributeur Epicentre Films

Genre Drame

Pays Slovaquie, République tchèque, Pologne

Durée 102 minutes

Date de sortie : 27 mai 2026

Acheter ou réserver des places [Cliquez ici](#)

Présenté dans plusieurs festivals internationaux, Father s'inscrit dans cette catégorie de films qui prennent le réel comme point de départ pour mieux en révéler les failles. Inspiré de faits divers tragiques, le long-métrage de Tereza Nvotová s'attaque à un sujet particulièrement sensible : celui des enfants oubliés dans une voiture. Un drame rare, mais dont la violence symbolique ne cesse d'interroger, tant il heurte une idée profondément ancrée, celle que certaines erreurs seraient tout simplement impossibles.



Plutôt que de céder à la facilité du choc, la réalisatrice choisit une approche progressive. Elle installe d'abord un quotidien ordinaire, rythmé par les contraintes professionnelles et familiales. Une mécanique bien rodée, presque rassurante dans sa banalité. Pourtant, dès ces premières séquences, une forme de tension sourde s'installe.

Une mise en scène au service de la sidération

L'ambiance se révèle rapidement pesante, presque étouffante. La caméra adopte des plans rapprochés qui suivent au plus près le personnage principal dans ses déplacements, comme pour ne jamais lui laisser d'espace. À cela s'ajoute une chaleur omniprésente, presque écrasante, rendue tangible par les corps, la transpiration, la fatigue visible. Ce travail sensoriel, discret mais constant, installe un malaise diffus — comme si le film préparait déjà, sans jamais l'annoncer, le terrain du basculement. Car c'est précisément dans cette normalité sous tension que le drame trouve sa source.

Le récit bascule alors dans une autre temporalité. Plus lente, plus dense, presque irréelle. La mise en scène se resserre encore davantage autour du personnage principal, multipliant les plans étirés et les silences pesants. Le temps semble suspendu, comme si le monde lui-même refusait d'avancer. Ce dispositif immersif traduit avec justesse l'état de sidération du protagoniste. Le spectateur ne se contente pas d'observer, il est enfermé dans cette expérience, contraint d'en éprouver chaque instant. Dans ce cadre, Milan Ondřík livre une performance remarquable de retenue. Loin de toute démonstration, il incarne une culpabilité diffuse, qui s'installe progressivement dans les corps et les silences. Cette approche minimaliste renforce l'ancrage réaliste du film et évite tout pathos inutile.

Le deuil, angle invisible mais central

Mais là où Father gagne en profondeur, c'est dans sa manière d'aborder le deuil parental. Un aspect moins frontal, mais essentiel dans la construction du récit. Tereza Nvotová ne se contente pas de filmer la faute, elle en explore les répercussions intimes. Le couple vacille. Les tensions émergent. La douleur ne s'exprime pas de manière uniforme, mais au contraire dans des dynamiques contradictoires: disputes, silences, incompréhensions. Le film montre avec justesse comment le deuil peut fragmenter une relation, chaque individu évoluant à son propre rythme, dans une solitude difficilement partageable. La question de la séparation s'impose progressivement, presque comme une issue inévitable face à une tragédie commune devenue insupportable.

Plus troublant encore, Father aborde la possibilité, presque taboue, d'un nouvel enfant. Non pas comme une solution, mais comme une tentative désespérée de recomposition. Une idée qui dérange, tant elle se heurte à l'irréversibilité de la perte. En intégrant ces éléments, le film dépasse largement le simple cadre du fait divers pour proposer une réflexion plus large sur la manière dont les individus tentent ou non de survivre à l'impensable.

Une œuvre exigeante, parfois austère, mais profondément marquante

Par sa radicalité formelle et son refus de toute simplification, Father peut apparaître comme une œuvre exigeante. Son rythme lent et son approche immersive demandent une attention constante, au risque de déstabiliser certains spectateurs. Quelques longueurs, notamment dans sa dernière



partie, peuvent également être relevées. Mais elles n'entament pas la cohérence d'ensemble. Car le film ne cherche jamais à séduire. Il impose un regard, une expérience, une confrontation.

Avec ce long-métrage, Tereza Nvotová signe une œuvre dense, rigoureuse et profondément humaine. En refusant les réponses faciles, elle propose une lecture complexe de la responsabilité et de la fragilité humaine. Une proposition dérangeante, mais nécessaire, qui laisse derrière elle une interrogation persistante : comment continuer à vivre après l'irréparable ?

Article écrit par Marie-Laure Ngonon



[Interview] Tereza Nvotová pour Father : « Cette histoire a ouvert mon cœur »



À l'occasion de la sortie de son nouveau film Father, inspiré d'un fait réel bouleversant, la réalisatrice Tereza Nvotová nous a accordé un entretien. Présenté dans plusieurs festivals et salué pour sa justesse émotionnelle, le film revient sur un drame aussi rare que tragique : celui de parents oubliant leur enfant dans leur voiture. La cinéaste revient pour Culturellement Vôtre sur la genèse de ce projet, son approche profondément humaine et le pouvoir du cinéma à faire évoluer les mentalités.

Culturellement Vôtre : Je sais que l'histoire a été inspirée par une tragédie réelle et, au départ, vous disiez que c'était un événement qui ne pouvait pas être filmé. Qu'est-ce qui a changé pour vous ?

Tereza Nvotová : Je dirais que c'était un processus très intuitif, quelque chose de pas très rationnel. J'ai l'impression qu'il y a quelque chose en moi qui décide, je ne parle pas d'une force supérieure, juste quelque chose d'intérieur. Avec ce film en particulier, c'était comme certaines histoires qu'on ne peut pas laisser partir, qu'on n'oublie pas. Elles vivent en vous, elles vous dérangent, et vous cherchez pourquoi elles sont encore si présentes. C'était la même chose avec cette histoire de parents qui oublient leur enfant dans leur voiture. J'étais fascinée par le fait que cela puisse arriver à des gens qui aiment profondément leurs enfants.

Ensuite, j'ai commencé à étudier comment cela se produit réellement et pourquoi. Au début, je pensais que c'était une forme de négligence, mais j'ai découvert que cela vient de nos systèmes de mémoire, qui peuvent provoquer ce type de défaillance chez n'importe qui. Et ça a été très difficile à accepter pour moi, de me dire que je pourrais être une personne capable de tuer quelqu'un que j'aime. C'est une idée terrifiante, surtout émotionnellement. Mais d'une certaine manière, cela a aussi ouvert mon cœur, parce que quand on accepte qu'on n'est pas totalement en contrôle, qu'on n'est pas exactement comme on voudrait être, c'est à la fois terrifiant et libérateur. Et cela ouvre à plus d'empathie et d'amour. C'est ce que j'ai trouvé dans cette histoire, et c'est pour cela que j'ai voulu la raconter.



C.V. : Était ce difficile pour vous de transformer une douleur réelle en fiction ?

T.N. : Oui, c'est toujours difficile. Je pense que ce serait aussi difficile de faire une comédie, peut-être même plus difficile, parce que faire rire n'est pas donné. Ce que je cherchais, c'était la vérité, l'authenticité. On sait tous que le cinéma est une forme de fabrication, ce n'est pas réel, mais on peut le faire de manière à ce qu'on y croie. Il y a un moment émotionnel où on commence à y croire, où on oublie que c'est faux et qu'on est dans une salle de cinéma. C'est ce que je recherche, une sorte de magie. Et je sais que les spectateurs sont très sensibles à ce qui est faux ou non authentique.

Donc, pour un film comme celui-ci, il était important que tout soit sincère. Mes acteurs ont vraiment ressenti cette douleur, ils ne faisaient pas semblant.

: Pourquoi avez-vous ressenti le besoin de raconter cette histoire maintenant ? Est-ce que Father reflète quelque chose de notre société actuelle ?

T.N. : Oui, absolument. J'ai l'impression que la société devient de plus en plus stricte, dans le sens où l'on ne pardonne plus rien. Je détesterais être adolescent aujourd'hui, vraiment. On fait des choses parfois stupides à cet âge, dont on n'est pas fier plus tard, mais aujourd'hui tout est enregistré et cela peut vous poursuivre toute votre vie. Nous sommes très durs envers nous-mêmes, comme si nous devions être parfaits, sinon c'est l'enfer. Et je pense que cela se reflète dans cette histoire, parce que ce père commet une erreur terrible, la pire possible, et la société est très dure avec lui. Cette rage vient, je pense, d'une peur : la peur que cela puisse nous arriver aussi. Et comme on ne veut pas l'accepter, on réagit avec colère pour se sentir moralement supérieur.

C.V. : Est-ce que c'était aussi une des raisons pour lesquelles vous vouliez faire ce film, montrer une autre perspective de la situation ?

T.N. : Oui, en partie. Je voulais faire un film très subjectif, où le public s'identifie au personnage principal, même si ce n'est pas facile. Quand on vit quelque chose sur le plan émotionnel, c'est très différent. Et je pense que cela change tout, parce que la plupart de nos décisions viennent de nos émotions, pas de la raison.

C.V. : Le personnage principal peut parfois mettre le public mal à l'aise, et pourtant on reste avec lui pendant tout le film. Voulez-vous que le public le juge ou qu'il le comprenne et se mette à sa place d'une certaine manière ?

T.N. : Je pense que ce que j'essayais de faire, ce n'était pas de diriger le public de manière trop forte, mais de laisser de l'espace aux gens pour aller et venir entre leurs propres idées et leurs propres sentiments. Bien sûr, je voulais que le public ressente ce que lui ressent, c'était important, mais je voulais aussi leur laisser la place de faire leur propre cheminement intérieur.

Parce que, quand je faisais ce film, et encore aujourd'hui, j'ai beaucoup de questions, et j'essaie de les comprendre. Ce ne sont pas des questions faciles, parce qu'elles touchent à la compréhension de l'humanité, à des choses très profondes : qui nous sommes vraiment, à quel point nous sommes en contrôle, la force de l'amour, comment on peut se pardonner si on fait quelque chose comme ça, comment continuer à vivre après... Il y a tellement de questions difficiles auxquelles répondre, et je pense que les films ne devraient pas apporter des réponses, mais plutôt poser des questions.



Le film représente le deuil parental avec beaucoup de justesse : la colère, la culpabilité, la séparation, ou encore le besoin d'avoir un autre enfant à la fin. Comment avez-vous travaillé sur ce parcours émotionnel ? Avez-vous rencontré des familles qui ont vécu cela ?

T.N. : Oui, c'était un processus. Tout a commencé avec Dušan, mon co-scénariste, qui m'a raconté l'histoire de son meilleur ami. Ensuite, nous avons lu beaucoup d'autres cas et d'histoires similaires, sur des parents qui ont oublié leurs enfants dans la voiture. Nous avons aussi parlé avec des psychiatres, notamment un expert judiciaire spécialisé dans ce type de cas. Nous avons lu des livres sur le deuil parental, et nous avons essayé de nous documenter au maximum, y compris d'un point de vue scientifique et psychologique, pour comprendre ce qui se passe. Mais je dirais que la source principale restait l'expérience de Dušan avec son ami, parce qu'ils étaient très proches et qu'il savait ce qu'il traversait. Leur relation était très honnête. Je n'aurais jamais fait ce film sans lui, parce que je n'aurais pas pu être aussi authentique dans un espace aussi intime sans quelqu'un qui l'avait vécu de près.

En revanche, je n'ai pas parlé directement avec des familles, parce que ce type de traumatisme ne disparaît pas. Et si je peux éviter de les faire replonger dedans, je préfère ne pas le faire. Nous avons suffisamment de matière pour travailler sans les faire souffrir davantage.

C.V. : En regardant le film, on remarque le manque de soin du personnage principal, même avant la catastrophe. Par exemple, quand il dit qu'il va se laver, il ne le fait pas vraiment, et aux toilettes, il ne se lave pas les mains correctement. Était-ce intentionnel ? Une manière de montrer une forme d'effondrement du personnage ?

T.N. : Non, je pense que c'est plutôt une interprétation de l'acteur. Il était censé se laver les mains et prendre une douche. C'est ce qu'il faisait. Je ne lui ai pas donné de directives précises sur ces détails, mais nous faisons attention au rythme et au temps. Il ne pouvait pas rester trop longtemps sous la douche, sinon le public se serait ennuyé. Donc ces moments étaient là pour être vrais, mais avec une contrainte de rythme. Et honnêtement, je ne me souviens même pas qu'il ne se lave pas les mains avec du savon... mais beaucoup d'hommes ne le font pas, vous savez. Faites un sondage, vous verrez.

Comment s'est passé le travail avec un enfant sur le tournage, surtout dans une histoire aussi émotionnelle ? L'enfant a-t-il apporté des moments inattendus ? Apprenait-elle certaines parties du scénario ?

T.N. : Non, parce qu'elle avait deux ans et demi. À cet âge, les enfants ne comprennent pas le cinéma. Ils ne comprennent pas ce qui est réel ou non : tout est réel pour eux. Donc la manière dont nous avons travaillé, c'est que les acteurs ont passé environ cinq mois avec elle avant le tournage. Ils ont construit une relation, une confiance. Ainsi, une fois sur le plateau, c'était plus simple, parce qu'elle les connaissait et se sentait en sécurité avec eux. Les acteurs savaient où ils devaient aller dans la scène, mais elle, elle était simplement elle-même. Et oui, c'était surprenant : chaque prise était différente, il y avait beaucoup d'improvisation.

C.V. : Il y a une scène où ils chantent dans la voiture et la petite fille connaît la chanson. L'a-t-elle apprise pour le film ?



T.N. : Non, c'est une chanson très connue en Slovaquie. Tous les enfants la connaissent. Et en fait, nous avons testé plusieurs chansons avec elle, et elle réagissait davantage à celle-ci. Donc nous avons choisi celle-là.

C.V. : Le film est très émotionnel, mais il ne tombe jamais dans le mélodrame. Comment avez-vous trouvé cet équilibre ? Avez-vous retiré des scènes que vous trouviez trop excessives ?

T.N. : Oui, j'ai retiré une scène dans le funérarium parce que je la trouvais trop forte. Et j'en ai supprimé une autre avant la fin du film. Trouver cet équilibre a été très difficile, et ce n'était pas seulement mon travail. J'étais entourée d'une équipe. J'avais même mon monteur sur le plateau, parce que nous tournions en longs plans, et les décisions de montage, le rythme, ce qui est trop ou pas assez, devaient être prises très vite.

Je suis aussi très ouverte avec mon équipe. J'encourage les acteurs, le chef opérateur, tout le monde à me dire si quelque chose ne fonctionne pas. Nous sommes tous des spectateurs potentiels, et ces retours sont précieux. Même si on a un plan, il faut savoir le changer pour améliorer le film. Et avec ce type de film, cela doit se faire sur le tournage, pas après. Bien sûr, il y a eu quelques ajustements au montage, mais globalement, c'est un processus constant. On cherche l'équilibre en permanence.

C.V. : Vous disiez avoir une relation proche avec vos acteurs. Vous avez retravaillé avec Dominika. Qu'appréciez vous particulièrement chez elle ? Aimerez-vous collaborer à nouveau avec elle ?

T.N. : Oui, bien sûr. Elle est incroyable. Elle est très authentique, et elle a ce don de tout faire passer sur son visage : les pensées, les émotions. Ce que j'aime aussi, c'est qu'elle a à la fois une grande fragilité et une vraie dureté. Elle peut être très douce, mais aussi très forte. Et j'aime cette complexité, parce que nous ne sommes pas juste une chose ou une autre. Dans la société, on a tendance à catégoriser les actrices : soit elles sont fragiles, soit elles sont fortes. Mais ce n'est pas la réalité. Et elle incarne cette complexité, j'aimerais retravailler avec elle sans hésiter.

L'aspect juridique de l'histoire est aussi très intéressant. Voulez-vous montrer comment les institutions peuvent devenir une forme de violence après une tragédie ? Sur quoi vous êtes-vous appuyée pour construire cet aspect ? Sur le droit slovaque ou quelque chose de plus universel ?

T.N. : Je pense qu'il faut toujours décider dans quel contexte on se place, parce que les lois sont différentes selon les pays. Dans ce cas précis, en Slovaquie, c'était la première affaire de ce type. Il n'y avait donc aucun précédent sur la manière dont le tribunal devait traiter ce genre de situation. C'est aussi pour cela que cet aspect apparaît dans le film, parce que je trouvais intéressant de se poser cette question : que fait l'État dans un cas comme celui-ci ? Parce que cet homme a tué son enfant, même si ce n'était pas intentionnel. C'est un fait. Et cela rend la situation extrêmement complexe sur le plan moral et juridique.

Nous nous sommes beaucoup appuyés sur ce cas précis, en étudiant ce qui s'était passé, en lisant les documents des audiences. Mais nous avons aussi regardé d'autres pays, et les réponses sont très différentes. Parfois les parents sont condamnés, parfois non. Cela dépend du système judiciaire, du juge, des lois en vigueur. C'est une question juridique très complexe.



C.V. : Après un film aussi intense, travaillez-vous déjà sur un nouveau projet ? Est-ce quelque chose de plus léger ?

T.N. : Oui, je travaille sur une mini-série en ce moment. Ce n'est pas plus léger, c'est un projet de true crime. Mais je n'ai pas forcément besoin de faire des choses plus légères. J'ai l'impression que je peux vivre une vie plus légère, mais dans mon travail, j'ai besoin de ressentir du sens. C'est un métier difficile, on vit longtemps avec ces histoires.

C.V. : Qu'aimeriez-vous que le public retienne après avoir vu [Father](#) ? À quoi aimeriez-vous qu'il pense ?

T.N. : Je préfère laisser chacun libre. Mais j'espère que ce film ouvrira leur cœur, comme cette histoire a ouvert le mien.

Propos recueillis par Marie-Laure Ngonon. Nous remercions chaleureusement Tereza Nvotová pour sa disponibilité, ainsi que Théo D'Angelo d'Epicentre Films pour l'organisation de cet entretien. [Father](#) sort en salles le 27 mai 2026.

Article écrit par Marie-Laure Ngonon

Critique- Father: entre douleur et culpabilité



Primé au Reims Polar 2026, , de Tereza Nvotova , met en scène les mécanismes doloristes d'un père confronté à la mort de sa propre fille. Un film clinique au dispositif étouffant. Dès son entame, Tereza Nvotova expose une série de synchronicités dramatiques : un père surmené, préoccupé par un emploi aux perspectives instables, une chaleur écrasante, un enfant oublié dans une voiture sous un soleil caniculaire, une mémoire fatiguée qui finit par vaciller. Dans Father , il est autant question de responsabilité que de culpabilité.

La cinéaste déploie un arsenal formel suffocant pour raconter le déroulement d'une journée marquée par la disparition. Plans-séquences, caméra à l'épaule, déplacements nerveux : tout semble suivre au plus près les traces d'un père pris dans une mécanique infernale, du domicile au bureau, dans une reconstitution presque clinique des événements.

En retraçant le parcours funeste d'une famille frappée par une tragédie intime, Father enferme son protagoniste dans une double posture : celle du coupable autant que celle de la victime. Le récit, qui épouse minutieusement le déroulement des faits, décrit avec une froideur éprouvante les heures passées dans l'univers cloisonné du travail avant la découverte de l'irréparable.

Sans jamais chercher à accabler son personnage principal, le film met en lumière l'épuisement professionnel, la pression constante et les conséquences humaines qui en découlent. Tereza Nvotova filme un homme broyé autant par ses propres failles que par un système qui le dépasse. Cette approche profondément humaine donne à Father une dimension émotionnelle particulièrement forte.

Toujours tristement d'actualité, ce type de fait divers reste encore rarement abordé au cinéma. Le long métrage choisit alors une narration à double niveau : celle d'un cerveau au bord de la rupture et celle d'un couple tentant de survivre à l'impensable. La réalisatrice refuse d'enfoncer son



PAYS: FRA
TYPE: Web
EAE: €0.24
AUDIENCE: 29

TPOLOGIE DU SITE WEB:
VISITES MENSUELLES: 885.48
JOURNALISTE:
URL: laseptiemebobine.com



[> Version en ligne](#)

> 24 mai 2026 à 13:58

personnage dans une culpabilité simpliste et préfère observer la désintégration progressive d'un équilibre familial.

Le dispositif pourra rebuter certains spectateurs, notamment par son climat anxiogène poussé à l'extrême et par certains effets de mise en scène parfois appuyés. Mais [Father](#) demeure un exercice de style marquant, dont la frontalité laisse rarement indifférent.

Au-delà du drame, le film interroge également la fonction même de père et le poids des responsabilités qui l'accompagnent. Le titre prend alors tout son sens : celui d'un homme enfermé dans un engrenage mental, émotionnel et judiciaire dont il ne peut plus s'extraire.

Similaire

HOME ([HTTPS://WWW.ABUSDECINE.COM/](https://www.abusdecine.com/))

CONTACT ([HTTPS://WWW.ABUSDECINE.COM/CONTACT/](https://www.abusdecine.com/contact/))

(<https://twitter.com/abusdecine?lang=fr>)

(<https://www.facebook.com/abusdecine/>)

(<https://www.instagram.com/abusdecine/>)

ABUS DE CINÉ (<https://www.abusdecine.com>)



(<https://www.abusdecine.com/festival/reflets->

[du-cinema-iberique-et-latino-americain-2026/](https://www.abusdecine.com/festival/reflets-du-cinema-iberique-et-latino-americain-2026/))

HOME ([HTTPS://WWW.ABUSDECINE.COM/](https://www.abusdecine.com/))

FILMS ([HTTPS://WWW.ABUSDECINE.COM/FILMS/](https://www.abusdecine.com/films/))

GALERIE PHOTOS ([HTTPS://WWW.ABUSDECINE.COM/PHOTOS/](https://www.abusdecine.com/photos/))

ENTRETIENS ([HTTPS://WWW.ABUSDECINE.COM/ENTRETIENS/](https://www.abusdecine.com/entretiens/))

NEWS ([HTTPS://WWW.ABUSDECINE.COM/NEWS/](https://www.abusdecine.com/news/))

FESTIVALS ([HTTPS://WWW.ABUSDECINE.COM/FESTIVALS/](https://www.abusdecine.com/festivals/))

DOSSIERS ([HTTPS://WWW.ABUSDECINE.COM/DOSSIERS/](https://www.abusdecine.com/dossiers/))

CONCOURS ([HTTPS://WWW.ABUSDECINE.COM/CONCOURS/](https://www.abusdecine.com/concours/))

FATHER

Un film de Tereza Nvotová (<https://www.abusdecine.com/portrait/tereza-nvotova/>)

Avec Milan Ondřík (<https://www.abusdecine.com/portrait/milan-ondrik/>), Dominika Moravková (<https://www.abusdecine.com/portrait/dominika-moravkova/>), Dominika Zajcz (<https://www.abusdecine.com/portrait/dominika-zajcz/>), Martina Sluková (<https://www.abusdecine.com/portrait/martina-slukova/>), Aňa Geislerová (<https://www.abusdecine.com/portrait/ana-geislerova/>), Peter Ondrejčka (<https://www.abusdecine.com/portrait/peter-ondrejicka/>), Peter Bebjak (<https://www.abusdecine.com/portrait/peter-bebjak/>), Ingrid Timková (<https://www.abusdecine.com/portrait/ingrid-timkova/>), Roman Polák (<https://www.abusdecine.com/portrait/roman-polak/>)...

★★★★★

Le poids de la charge mentale et de la culpabilité

Synopsis du film

Nitra, Pologne, en pleine canicule. Michal est l'heureux père d'une petite fille de 2 ans, Dominika. Un matin, en partant au travail, il dépose celle-ci à la garderie, dont une des auxiliaires lui fait signe de la main. Pourtant, l'après midi, après une réunion cruciale du fait du mauvais état financier de son entreprise, sa femme l'appelle, lui affirmant que sa fille n'est pas à la garderie. Il se précipite alors vers le parking de l'établissement, et trouve sa fille, morte, sur le siège arrière, toujours attachée à son siège enfant. Accablé, il s'éffondre au sol.



© DR, Fourni par la Biennale de Venise



© IntraMovies

Titre original : **Otec**

Genre : **Drame**

Date de sortie : **20 mai 2026**

Durée : **1h43**

A participé à :

Venise 2025

(<https://www.abusdecine.com/festival/venise-2025/>)

Chefs'Op en Lumière 2026

(<https://www.abusdecine.com/festival/festival-chefs-op-en-lumiere-2026/>)

ÉVÈNEMENT

Critique du film FATHER

Peut-on faire les choses machinalement, lorsqu'on est préoccupé par de multiples choses, jusqu'à commettre l'irréparable sans s'en rendre compte ? Et est-on alors coupable ? **'Father'**, film slovaque, pose ces questions au travers du troublant portrait d'un père, persuadé d'avoir déposé sa fille à la garderie, alors qu'il l'a en fait oubliée à l'arrière de son véhicule. Un fait divers comme beaucoup d'autres, qui a l'avantage ici de ne pas jouer sur le suspense quant à la culpabilité de fait du père, mais de poser des questions de charge mentale, d'épuisement psychique et de jugement de l'autre. On découvre ainsi au départ, lors de plans séquences intenses, le quotidien de Michal, homme mûr qui semble maîtriser l'intégralité de son emploi du temps. Et pourtant la pression est là, insidieuse, avec après une douche rapide, le dépôt à l'école, un coup de fil du boulot, un autre d'une ex femme qui lui demande de passer réparer un truc chez son père, une réunion décisive...

La mise en scène accompagne la mise sous pression, d'un gros plan sur un ventilateur, accompagné d'un son envahissant, puis du silence, ponctué des coups de tête du père contre un meuble, et des cris d'une mère qui le frappe soudainement. Intelligemment, le scénario de Tereza Nvotová et Dušan Budzak ne s'attache jamais à autre chose qu'à l'intime, observant de manière frontale le sentiment de culpabilité du père, comme l'incompréhension des femmes qui l'entourent. N'évitant pas un détour par le regard des autres, la partie procès préfère expliquer que stigmatiser, bénéficiant aussi d'un étonnant plan séquence virtuose, à hauteur de pieds. Loin de tout manichéisme, **'Father'** n'excuse rien et parvient à créer l'empathie, questionnant la subsistance de l'amour quand le pire arrive.

Olivier Bachelard (<https://www.abusdecine.com/author/olivier-bachelard-3/>)

Envoyer un message au rédacteur (https://www.abusdecine.com/author/olivier-bachelard-3/?post_concerne=father#contact)

BANDE ANNONCE



Laisser un commentaire

NOS DERNIÈRES CRITIQUES

THE ONLY LIVING PICKPOCKET IN NEW YORK
([HTTPS://WWW.ABUSDECINE.COM/CRITIQUE/THE-ONLY-LIVING-PICKPOCKET-IN-NEW-YORK/](https://www.abusdecine.com/critique/the-only-living-pickpocket-in-new-york/))

de Noah Segan

(<https://www.abusdecine.com/portrait/noah-segan/>)

★★★★★

LA PETITE GRAINE
([HTTPS://WWW.ABUSDECINE.COM/CRITIQUE/LA-PETITE-GRAINE/](https://www.abusdecine.com/critique/la-petite-graine/))

de Mathias Rifkiss

(<https://www.abusdecine.com/portrait/mathias-rifkiss/>) et Colas Rifkiss

(<https://www.abusdecine.com/portrait/colas-rifkiss/>)

★★★★★

L'ENFANT DU DÉSERT
([HTTPS://WWW.ABUSDECINE.COM/CRITIQUE/L-ENFANT-DU-DESERT/](https://www.abusdecine.com/critique/l-enfant-du-desert/))

de Gilles de Maistre

(<https://www.abusdecine.com/portrait/gilles-de-maistre/>)

★★★★★

LE CRI DES GARDES
([HTTPS://WWW.ABUSDECINE.COM/CRITIQUE/LE-CRI-DES-GARDES/](https://www.abusdecine.com/critique/le-cri-des-gardes/))

de Claire Denis

(<https://www.abusdecine.com/portrait/claire-denis/>)

★★★★★

THE BLOOD COUNTESS
([HTTPS://WWW.ABUSDECINE.COM/CRITIQUE/THE-BLOOD-COUNTESS/](https://www.abusdecine.com/critique/the-blood-countess/))

de Ulrike Ottinger

(<https://www.abusdecine.com/portrait/ulrike-ottinger/>)

★★★★★

SEPPUKU : L'HONNEUR D'UN SAMOURAÏ
([HTTPS://WWW.ABUSDECINE.COM/CRITIQUE/SEPPUKU-L-HONNEUR-D-UN-SAMOURAI/](https://www.abusdecine.com/critique/seppuku-l-honneur-d-un-samourai/))

de Yuji Kakizaki

(<https://www.abusdecine.com/portrait/yuji-kakizaki/>)

★★★★★

GIRL
([HTTPS://WWW.ABUSDECINE.COM/CRITIQUE/GIRL-SHU-QI/](https://www.abusdecine.com/critique/girl-shu-qi/))

de Shu Qi

(<https://www.abusdecine.com/portrait/shu-qi/>)

★★★★★

LE DERNIER POUR LA ROUTE
([HTTPS://WWW.ABUSDECINE.COM/CRITIQUE/LE-DERNIER-POUR-LA-ROUTE/](https://www.abusdecine.com/critique/le-dernier-pour-la-route/))

Father : La Critique



à 11h00

Sources :

FATHER

- Date de sortie :
- Titre original : Otec
- Durée du film : 1 h 42
- Réalisateur : Tereza Nvotová
- Scénariste : Dusan Budzak, Tereza Nvotová
- Interprètes : Milan Ondřík, Dominika Moravkova, Peter Bebjak

LA CRITIQUE

Father s'attaque à un sujet difficile : la perte d'un enfant suite à son oubli dans un véhicule. Le film parle à tous tant ces faits sont médiatisés. La réalisatrice, Tereza Nvotová a décidé de mettre en image des questions que tous le monde se pose. Comment cela peut être un simple oubli ? Comment cela fonctionne-t-il ? Est-ce que cela peut arriver à tout le monde ?

Dans un premier temps, nous suivons le couple et leur enfant dans leur vie quotidienne. Cela sert à présenter les personnages à créer de l'empathie à leur égard. Puis c'est le basculement.

Le scénario ne se perd pas en grande effusion. La douleur est le plus souvent contenue. La mise en scène est intimiste et vise plutôt à montrer les personnages dans leur quotidien et leur intimité. Il y a une volonté de se plonger dans le quotidien et les sentiments partagés par ce père et par sa compagne, mère de l'enfant. Qu'y a-t-il après ?



> 23 mai 2026 à 9:33

PAYS: FRA
TYPE: Web
EAE: €40.65
AUDIENCE: 4821

TPOLOGIE DU SITE WEB: Arts and Entertainment/TV Movies and Str
VISITES MENSUELLES: 146562.33
JOURNALISTE:
URL: www.unificationfrance.com



> [Version en ligne](#)

Michal est montré comme un homme centré sur lui et imbu de lui-même. Mais cela n'est peut-être pas la volonté de la réalisatrice de le montrer, mais simplement de montrer à un homme ordinaire. De ce fait contre tout attente, le film se fait écho du patriarcat ordinaire.

Le fait est médiatisé, ce n'est pas qu'à travers leur regard que le couple doit envisager les choses, mais au travers de regard de la société entière. Ils devront faire avec les jugements extérieurs et la réponse juridique.

Father est un film qui s'interroge sur l'intime après que l'irréparable ait été commis sans avoir voulu le faire.

SYNOPSIS

Michal et Zuzka sont un couple épanoui, comblé par la réussite et la présence de leur petite fille, Dominika. Mais un jour de canicule, un drame vient briser leur amour et bouleverser leur vie. Leur histoire est exposée par les médias et malgré le poids de l'opinion et de leur entourage, un lien fragile va renaître entre eux, suspendu entre culpabilité et amour.

BANDE ANNONCE

LIENS

- [IMDB](#)
- [ALLOCINE](#)



Jérémy Chommanivong | 2 avril 2026

Reims Polar 2026 : **Father**, un été sans ombre

FESTIVALS

Un matin de canicule, un père oublie son enfant dans une voiture. De ce drame silencieux, Tereza Nvotová tire, avec *Father*, non pas un récit de faute, mais une question qui nous traverse tous : jusqu'où sommes-nous à l'abri de nous-mêmes ?

Cinéaste slovaque formée au documentaire à la FAMU de Prague, Tereza Nvotová s'est imposée dès ses premiers longs-métrages de fiction comme une voix singulière du cinéma d'Europe centrale, attentive aux blessures que la société préfère taire. *Sans jamais le dire* (2017) frappe par sa rigueur et son refus du sensationnalisme : le film suit la reconstruction intérieure d'une jeune femme après un viol commis dans son cercle rapproché — une zone trouble où les prédateurs savent se rendre invisibles, protégés par les liens affectifs et les silences complices. **Nvotová y filme le trauma sans le surexposer, depuis l'intérieur d'un corps et d'un esprit qui tentent de recoller les morceaux.** La violence n'est jamais exhibée : elle est là dans les regards détournés, les mots qu'on ne dit pas, les dynamiques de groupe qui broient ce que la parole libérée tente de reconstruire. Avec *Světlonoc* (2022), elle bifurque vers un territoire inattendu : la Slovaquie rurale, ses forêts, ses rituels archaïques, ses communautés repliées sur elles-mêmes. Elle y convoque les codes du cinéma fantastique comme une langue naturelle pour dire ce que le réalisme ne peut qu'effleurer — l'emprise, l'appartenance, la frontière poreuse entre le monde des vivants et celui des morts.

C'est donc une cinéaste aguerrie, à l'œil acéré et à la sensibilité éprouvée, qui s'attaque avec *Father* à l'un des sujets les plus délicats qui soit : **le syndrome du bébé oublié.** Le point de départ est un fait réel, celui d'un ami du scénariste Dušan Budzak, et c'est cette proximité charnelle avec le drame qui donne au film sa texture particulière — jamais clinique, jamais voyeuriste. Mais Nvotová ne se contente pas d'un traitement sobre du sujet : elle radicalise la forme en tournant l'intégralité du film en plans-séquences, dispositif casse-gueule s'il en est, qu'elle assume avec une maîtrise remarquable.

Le choix n'est pas sans précédents illustres. De *La Corde* d'Hitchcock, qui simulait déjà le plan unique pour enfermer le spectateur dans une tension morale étouffante, à *Victoria* de Sebastian Schipper, tourné en une seule prise réelle de deux heures et demie dans les rues de Berlin — exploit technique doublé d'une proposition esthétique radicale —, en passant par *1917* de Sam Mendes, le plan-séquence continu a toujours été une manière de court-circuiter le montage pour imposer le temps comme matière dramatique brute. Nvotová s'inscrit dans cette lignée, mais avec une intention propre : **chaque plan est ici une immersion dans l'état mental de Michal**, ce père de famille dont l'esprit a trahi la



mémoire un matin de canicule. La caméra prend ses distances avec lui tout en ne le quittant quasiment jamais des yeux — un paradoxe fondateur qui dit tout de l'ambition de la cinéaste : être au plus près sans jamais s'insinuer, observer sans juger. On reconnaît là le regard du documentariste, cette posture d'attention patiente que Nvotová avait déjà exercée dans *The Lust for Power* (2017), portrait de l'ex-président slovaque [Vladimír Mečiar](#) — figure qui incarne à la fois les espoirs de la [révolution de Velours](#) et leur trahison progressive, homme rattrapé lui aussi par le regard public et l'opprobre médiatique. Le parallèle avec Michal s'impose naturellement : deux figures filmées à hauteur d'homme, sans verdict préalable, dans la zone trouble où l'image que les autres ont de vous finit par vous définir malgré vous.

L'homme qui a failli

L'immersion est immédiate. Ce recul apparent brise toute intimité suspecte avec le personnage, mais refuse également tout filtre interprétatif : on découvre Michal tel qu'il est, dans son énergie, son amour pour sa famille, son stress professionnel, ses petites impatiences. Un père présent, un mari attentif, un cadre sous pression — où chaque interaction avec autrui sonne parfois comme une intrusion dans une routine déjà surchargée. **Nvotová filme la distraction du quotidien avec une crédibilité et un timing quasi irréfutable** : le spectateur est rapidement emporté dans le flux des enjeux que Michal empile un à un, jusqu'à une saturation qui se devine inévitable et irréversible.

Tout part d'un détail en apparence anodin — Michal qui rentre d'un footing. À l'image de cette activité très mécanique, le film décortique son environnement familial et professionnel dans ses moindres détails — la radio qui tourne pendant la douche, la voiture, les gens qui s'agitent autour de lui pour réclamer attention ou affection — afin de construire une proximité empathique solide avant que tout ne s'effondre. Le travail sonore est essentiel à cette expérience sensorielle. La musique de Pjoni amplifie la douleur, la solitude, l'angoisse et la confusion, créant des instants suspendus que le retour brutal du réel vient chaque fois interrompre. **Le dispositif souffre néanmoins d'une légère entorse à sa propre fluidité** : une séquence où Michal regarde au bureau une vidéo de vacances en famille arrive chargée d'une signification trop explicite, trop frontalement posée, qui tranche avec le naturalisme discret du reste — comme si le film avait, le temps d'un plan, moins confiance en son spectateur qu'en lui-même.

Ce que le dispositif exige des acteurs est considérable. **Milan Ondřík porte le film avec une justesse confondante**, laissant l'effondrement affleurer par couches plutôt que par éclats. Dominika Morávková, dans un espace pourtant contraint, compose une Zuzka d'une densité remarquable — et leur scène de confrontation nocturne, qui se conclut sur un relâchement bienvenu, offre au film l'une de ses rares bouffées d'air dans ce récit aussi étouffant que la canicule qu'il met en scène.

Trop près pour voir l'autre

Viennent ensuite les réserves, et elles méritent d'être posées honnêtement — car elles sont, pour l'essentiel, le revers direct du dispositif choisi. Ce qui frustré dans *Father*, c'est moins ce que le film montre que ce qu'il effleure sans vraiment s'y engager. La dynamique du couple, d'abord : Zuzka n'est pas effacée du récit — elle y a sa présence, son épaisseur, sa propre douleur maternelle —, et une scène de témoignage au tribunal, où les protagonistes décrivent devant le juge la qualité de père et de mari de Michal, laisse entrevoir ce que leur relation aurait pu offrir comme matière dramatique, sans pour autant tomber dans le cliché du mélo. Mais **le film reste obstinément centré sur le père, reléguant la mère et la question de la culpabilité partagée à la périphérie**. C'est ici que le plan-séquence montre ses limites structurelles : en épousant le seul point de vue de Michal sans jamais s'en détacher, le dispositif empêche tout contrechamp émotionnel, toute respiration dans un autre regard. Là où *Victoria* tirait sa force du mouvement, de la fuite en avant, de l'adrénaline collective d'une nuit berlinoise, *Father* s'impose une contrainte plus ingrate — la reconstitution d'une journée ordinaire, dont l'ordinaire précisément résiste à l'emphase formelle, surtout dans la seconde moitié du récit. On voit également peu de conflits ouverts face aux jugements des proches ou des inconnus : cette pression extérieure —



la honte entretenue par les médias, l'ostracisme social — reste ici à la périphérie du récit, à peine effleurée.

Malgré tout, ***Father* est un film qui tient ses promesses les plus exigeantes** — et c'est précisément ce qui rend ses renoncements sensibles. Le plan-séquence y est moins un exploit technique qu'une éthique du regard : cette manière de ne jamais quitter Michal des yeux sans pour autant le juger, d'être au plus près sans s'insinuer, de filmer la catastrophe depuis l'intérieur d'une conscience ordinaire. Nvotová signe là son œuvre la plus maîtrisée formellement, et l'une des plus courageuses dans ses choix — quand bien même ce courage a un prix, celui d'un récit enfermé dans un seul axe de regard, privé des contrechamps qui l'auraient ouvert sur l'autre. Car ce que le film touche, en creux, dépasse l'accident et le fait divers : **la terreur sourde de se découvrir capable de trahir ce qu'on aime le plus, la culpabilité comme vertige universel** — celle de tout être qui a un jour senti, l'espace d'un instant, ses valeurs lui échapper. **On sort du film avec une image tenace : non pas celle de la faute, mais celle d'un homme mis à nu, dans toute sa faillibilité** — et c'est déjà, en soi, un geste rare.

Ce film est présenté en compétition Sang Neuf à Reims Polar 2026.

***Father* : bande-annonce**

***Father* : fiche technique**

Titre original : *Otec*

Réalisation : Tereza Nvotová

Scénario : Tereza Nvotová, Dušan Budzak

Interprètes : Milan Ondřík, Dominika Morávková, Aňa Geislerová, Martina Slúková, Dominika Zajcz, Peter Ondrejčíka

Photographie : Adam Suzin

Direction artistique : Nina Feriancová

Costumes : Aneta Grňáková

Montage : Nikodem Chabior

Son : Marek Hart, Ivan Horák

Musique : Pjoni

Casting : Tereza Libovičová

Supervision VFX : Michal Křeček

Producteurs : Veronika Paštéková, Anton Škreko, Karel Chvojka, Miloš Lochman, Marta Gmosińska, Mariusz Włodarski

Sociétés de production : DANAE Production, Moloko Film, Lava Films

En coproduction avec : Česká televize, TV JOJ

En association avec : Magic Lab

Pays de production : Slovaquie, République Tchèque, Pologne

Société de distribution France : Epicentre Films

Durée : 1h43

Genre : Drame

Date de sortie : 13 mai 2026





FATHER, un drame sur la conscience et la fracture sociale après le pire.



Avec [Father](#), Tereza Nvotová transforme un drame familial en descente psychologique suffocante. Un film éprouvant sur la culpabilité, la mémoire traumatique et la destruction intérieure d'un couple face à l'impensable.

Dans une ville écrasée par la chaleur, Michal (Milan Ondřík) et Zuzka (Dominika Morávková) semblent mener une vie paisible auprès de leur fille Dominika (Dominika Zajcz). Mais un drame brutal fait voler leur quotidien en éclats et transforme leur intimité en affaire publique. Entre culpabilité, regard des autres et effondrement psychologique, le couple tente de survivre à l'impensable. Réalisé par Tereza Nvotová, [Father](#) suit au plus près la dérive mentale d'un père incapable de comprendre comment son propre esprit a pu le trahir. À travers de longs plans-séquences immersifs et un travail sonore oppressant, le film explore la fracture entre amour, mémoire et traumatisme.

La plus grande prison est celle de notre conscience.

Un film percutant. Une vie détruite et marquée à jamais pour une erreur fatale. L'interprétation est puissante, la mise en scène étouffante, nous fait basculer dans une pulsation émotionnelle synchrone avec celle des deux membres du couple. Bref [Father](#) est un film qui parle de l'impensable et de l'imaginable pour un parent. Là où le film de Tereza Nvotová subjugué avec une telle violence psychologique, c'est dans sa manière de montrer que la véritable condamnation ne vient pas uniquement du regard social ou médiatique, mais de la conscience elle-même. Michal (Milan Ondřík) devient un homme hanté par sa culpabilité. Chaque bruit, chaque silence, chaque respiration semble désormais contaminé par le souvenir du drame. La tragédie ne se limite plus à un instant précis, elle colonise le quotidien entier. La voiture, les espaces domestiques, les objets ordinaires deviennent des fragments traumatiques impossibles à neutraliser mentalement.



Le film évite pourtant le piège du mélodrame manipulateur. Il ne cherche pas à excuser, ni à transformer son protagoniste en victime absolue. Tereza Nvotová filme au contraire un homme qui tente de continuer à vivre alors qu'il ne peut plus se faire confiance. C'est toute la dimension terrifiante du récit. Comment continuer à exister lorsque notre propre esprit devient l'origine du cauchemar ? Cette idée traverse tout le film comme une onde sourde. La culpabilité n'est plus uniquement morale, elle devient neurologique, presque existentielle. Le personnage semble dissocié de lui-même, incapable de réconcilier l'homme aimant qu'il croyait être avec l'acte irréversible qui a détruit sa famille.

Dominika Morávková apporte également une profondeur essentielle au personnage de Zuzka. Sa douleur n'est pas identique à celle de Michal, mais elle possède la même intensité destructrice. Le couple continue d'exister dans un entre-deux émotionnel d'une brutalité rare. Ils s'aiment encore, probablement, mais cet amour est désormais contaminé par l'absence, la peur et le poids du souvenir. C'est là que Father devient particulièrement dérangent. Le film rappelle que certaines blessures ne guérissent pas réellement. Elles se déplacent, changent de forme, s'enfouissent parfois, mais restent présentes comme une matière invisible qui finit par modeler toute une existence.

Avec Father, Tereza Nvotová ne réalise pas simplement un drame social ou judiciaire. La cinéaste dissèque un effondrement humain avec une précision presque clinique, sans jamais perdre la dimension profondément intime de son récit. Le film observe la manière dont une erreur irréversible fracture la perception de soi, du couple et du réel lui-même. À mesure que la conscience de Michal se désagrège, le spectateur comprend que certaines tragédies ne connaissent ni réparation simple, ni véritable rédemption.

La force du film repose aussi sur son refus du spectaculaire. La douleur ne passe pas par de grands discours, mais par les silences, les respirations coupées, les regards perdus et les gestes devenus mécaniques. Milan Ondřík et Dominika Morávková portent cette matière émotionnelle avec une intensité remarquable. Rarement un film aura montré avec autant de justesse la manière dont la culpabilité peut contaminer chaque espace du quotidien jusqu'à transformer la mémoire elle-même en prison mentale. Father laisse alors une sensation lourde et persistante, celle d'avoir traversé une œuvre qui parle autant du traumatisme parental que de la fragilité inquiétante de l'esprit humain.



Note : 3.5 sur 5.



MOVIE **RAMA**



[Accueil](https://moverama.fr) (<https://moverama.fr>) > [CINEMA](https://moverama.fr/category/cinema/) (<https://moverama.fr/category/cinema/>)

[En savoir plus](#)

[Revoir](#)

FATHER : DANS L'ŒIL DU CYCLONE

 (<https://moverama.fr/author/sebastien-lamothe/>) **SÉBASTIEN LAMOTHE** (<https://moverama.fr/author/sebastien-lamothe/>) · 24 MAI 2026

Le film a été présenté pour la première fois à la Mostra de Venise en 2025 pour le prix Orizzonti du meilleur film. Il obtient l'œil d'Or du meilleur long-métrage au Festival du Film de Zurich et celui du meilleur film au Festival de Stockholm. La réalisatrice slovaque, habitant entre Prague et New-York, aborde un sujet particulièrement difficile qui met à contribution tout le talent possible des acteurs mais nécessite aussi un scénario à l'écriture subtile. Michal et Zuzka forment un couple heureux et solidement établi dans la société. Lui est directeur d'un journal dont l'avenir est en balance et il doit gérer l'arrivée dans son équipe d'une personnalité chargée d'apurer la situation comptable. Elle travaille aussi de son côté. Ils ont une petite fille de deux



ans, Dominika, qu'ils ch
agréable. Il a d'ailleurs a
séquences du point de



ts qu'il fait pour lui être
ar longs plans-

La première partie du film, avant que ne survienne le drame, nous plonge dans le quotidien de Michal qui court à pied, prend sa douche, s'habille, s'occupe de Dominika, l'installe dans sa voiture et prend la route du journal. S'en suivent une série d'actions aussi nombreuses que diverses où on assiste à une concentration du temps ou plutôt au resserrement d'un grand nombre d'actions dans un temps relativement court, qui souligne le caractère préoccupé, voire très occupé, de la journée de Michal. Ceci interviendra *a posteriori* comme une façon à visée explicative de déterminer le drame. Encore une fois, nous vivons les choses de l'intérieur et en accord avec son regard nous croyons voir ce qu'il perçoit comme la réalité. Une réalité trompeuse en vérité qui est à l'origine du drame. Celui-ci est sans doute le plus affreux que l'on puisse connaître et engage la responsabilité de Michal qui n'en peut mais de se sentir coupable malgré l'explication clinique du phénomène. En effet, ce dernier passe par toutes les phases du deuil, de la culpabilité à la dépression en passant par une tentative d'auto-justification de son geste. Nous suivons avec la caméra en gros plan et scrutons les moindres émotions du personnage, nous rendant solidaires de son destin.

”

La publicité organisée autour de ce genre d'affaires laisse ici place au sentiment des acteurs du drame eux-mêmes et le film investigate à travers les réactions des personnages ce qu'on peut ressortir de ce type d'évènement

La conception de ces longs plans-séquences a demandé une extrême précision et une préparation intense pour prévoir tous les mouvements de caméra afin de les synchroniser avec le mouvement des acteurs en plein jeu, passant d'une voiture en marche à la steadycam puis à une grue. Au moment du procès, Michal ressent comme une sensation de vertige et la caméra s'égare parmi les hauteurs de la salle tandis que le bruit extérieur à la source duquel va chercher la caméra en visant à travers la fenêtre fait entendre des cris d'enfants qui jouent, soulignant le manque affectif dont souffre Michal tout en rappelant de façon obsessionnelle le drame. La question reste de savoir si le couple – ou comment – va traverser cette crise brutale. Mais à aucun moment le film ne porte de jugement sur les personnages, nous laissant libres de réfléchir à ce que nous aurions fait à leur place et si la même chose pourrait nous arriver.

La publicité organisée autour de ce genre d'affaires laisse ici place au sentiment des acteurs du drame eux-mêmes et le film investigate à travers les réactions des personnages ce qu'on peut ressortir de ce type d'évènement, car il est aussi une histoire d'amour et celle d'un couple qui doit faire face à l'impensable avec le déchirement personnel que cela implique : Michal en appelle même à la sévérité de la justice contre lui-même, portant tout le poids de la culpabilité sur ses épaules et la relation de couple avec Zuzka est entièrement remise en question. La pression extérieure est intense et se fait durement ressentir avec l'étreinte exercée par les journalistes sur Michal et son procès, par le public – à travers Internet ou le vieil homme qui porte une pancarte – ainsi même que par sa collaboratrice du journal qui vitupère contre lui alors qu'elle se croit à l'abri d'être entendue. Mais il faut bien dire que cette attaque en règle se brise contre l'humanité du personnage de Michal et l'amour qu'il porte en lui pour sa fille comme pour sa compagne. Une exploration des pensées et des sentiments les plus intimes que peut vivre un homme en plein drame.

4



RÉALISATEUR : Tereza Nvotova
NATIONALITÉ : Slovaquie, République tchèque, Pologne
GENRE : Drame
AVEC : Milan Ondrik, Dominika Moravkova, Peter Bebjak
DURÉE : 1h42
DISTRIBUTEUR : Epicentre Films
SORTIE LE 27 mai 2026



([HTTPS://WWW.FACEBOOK.COM/LESFRANCO/SHARED.PHP?](https://www.facebook.com/lesfrancophones/SHARED.PHP?)

[U=HTTPS://WWW.LESFRANCO.COM/FR/ACTUALITES/LE-PERE-](https://www.lesfrancophones.com/fr/actualites/le-pere-dans-loeil-du-cyclone/)

[DANS-LOEIL-](#)

[DANS-LOEIL-](#)

[DU-](#)

[DU-](#)

[CYCLONE/\)](#)

[CYCLONE/\)](#)



Les tourments d'un père



Quand elle comprend ce qui est arrivé, Zuzka (Dominika Moravkova) s'écroule dans les bras de Micha (Milan Ondrik) / Photo: Epicentre Films Au cinéma mercredi 27 mai, [Father](#) s'intéresse au syndrome du bébé oublié. La réalisatrice slovaque Tereza Nvotová met sous tension le spectateur qui finit par éprouver de l'empathie pour un père dévasté.

On entend parfois parler d'un bébé oublié à l'arrière d'une voiture, en plein soleil. Avec effroi, on apprend que l'enfant n'a pas survécu et il est alors difficile de ne pas condamner mentalement le père ou la mère capable d'une telle négligence. Un proche de son co-scénariste Dušan Budzak s'étant trouvé dans cette situation, Tereza Nvotová a voulu chercher à comprendre et son édifiante réflexion a abouti à [Father](#), son troisième long-métrage après Svetlonoc (2022) et Jamais sans le dire (2017).

La réalisatrice nous présente un couple avec enfant comme tant d'autres. Au moment où le père rentre d'un footing, la mère prépare la petite de 2 ans, et tout ce petit monde s'active avant de partir travailler malgré la canicule qui sévit sur le pays. Zuzka (

Dominika Moravkova) étant en retard, c'est Micha (Milan Ondrik) qui déposera Dominika (Dominika Zajcz) à la crèche avant de rejoindre l'entreprise qu'il dirige. A partir de là, les plans-séquences s'enchaînent et la caméra ne lâche plus cet homme happé par le travail, les réunions, les questions, les décisions à prendre, tout en gérant les coups de fils personnels avec sa mère, son ex-femme et Zuzka qui attend son accord pour acheter un nouveau meuble. Jusqu'à l'appel terrifiant d'une mère angoissée :

« Où est Dominika ? Elle est avec toi ? »

Une vie ordinaire Après le train-train quotidien, Tereza Nvotová nous met en état de choc tel Micha découvrant l'horreur. Tout est filmé du point de vue de ce père ravagé par le chagrin et le sentiment de culpabilité. Il doit faire face à une mère dévastée, à des collègues et amis ahuris, voire dédaigneux, même accusateurs. Le couple va-t-il résister au drame et aux regards des autres ?



En faisant de Micha un bon père, un bon mari, un bon fils, Tereza Nvotová rappelle avec retenue que ce genre de drame peut arriver à n'importe qui. D'ailleurs le spectateur se projette aisément dans ce personnage tant sa vie est ordinaire. Comme Micha, on se demande comment cela a pu arriver.

On en apprend un peu plus sur le syndrome du bébé oublié qu'il découvre, en faisant des recherches sur l'Internet, des explications qui sont d'ailleurs reprises au moment du procès filmé avec sobriété.

Un coup de chapeau aux comédiens. Milan Ondrik — il porte tout le film sur ses épaules — nous fait croire à tous les tourments qui traversent Micha, et Dominika Zajcz nous fait ressentir la dépression dans laquelle Zuzka est en train de tomber.

Father est un drame intense et bouleversant.



Critique film FATHER réalisé par Tereza Nvotová



AU CINÉMA LE 27 MAI 2026

FATHER

Titre original : Otec

Réalisé par Tereza Nvotová

Scénario : Tereza Nvotová, Dušan Budzak

Avec : Milan Ondřík, Dominika Morávková, Aňa Geislerová, Martina Slúková, Dominika Zajcz, Peter Ondrejčka

Distribué par Epicentre Distribution

Genre : Drame, fiction

Origine : Slovaquie, République Tchèque, Pologne

Durée : 1 h 43

Synopsis

Michal et Zuzka sont un couple épanoui, comblé par la réussite et la présence de leur petite fille, Dominika. Mais un jour de canicule, un drame vient briser leur amour et bouleverser leur vie. Leur histoire est exposée par les médias et malgré le poids de l'opinion et de leur entourage, un lien fragile va renaître entre eux, suspendu entre



culpabilité et amour.

Ma critique

Father est un excellent long métrage mais attention il est très dur.

On ne peut pas se permettre de réellement raconter l'histoire car ce serait spoiler tout l'intérêt du sujet.

Michal est un homme fortuné, qui a réussi dans les affaires mais qui est préoccupé par rapport à sa société. Il court beaucoup, est marié et heureux avec sa nouvelle épouse Zuzka avec qui il a eu une adorable petite fille Dominika.

Un jour, alors que nous sommes en été, que la canicule est installée, il doit la déposer à la crèche Dominika comme lui demande sa femme cette dernière n'ayant pas le temps. Il installe sa fillette à l'arrière du véhicule, la conduit et part à son travail.

Dans la journée un fait impensable va se produire alors qu'il est stressé et est sollicité de toute part.

Cette tragédie qui se produit va bouleverser la vie de cette famille.

Il faut savoir que ce film est inspiré d'un fait réel, arrivé à une connaissance du co-scénariste de la réalisatrice.

Il est certain que l'on est choqué par ce qui se produit, mais avec du recul et en sortant de la projection on peut se remettre en cause, car ce qui arrive pourrait en fait advenir avec n'importe quel individu.

Il ne faut pas dire non pas à moi car avec la vie actuelle, où le stress domine, où l'on court tout le temps et cette urgence afin de toujours aller dans tous les sens, et dans le cas présent être préoccupé par son travail qui occupe tout l'esprit du protagoniste, va mener à une action qu'il va regretter tout sa vie. Il va passer un grand moment de la journée en occultant une partie bien précise.

En tâchant de se remémorer sa matinée, et tout ce qu'il a fait, il va être certain d'avoir agit comme il le fallait car il faut comprendre que le cerveau peut nous jouer des tours sans que l'on s'en rende compte.

Ce jour bien précis va se transformer en drame et cauchemar et changer le cours de la vie de cette famille.

Father film qui nous rappelle que parfois la routine du quotidien, ainsi

qu'une canicule très forte, peut nous faire perdre le fil d'une journée

qui aurait dû être ordinaire et va se transformer en drame et cauchemar.

Les acteurs nous font ressentir cette situation, et l'après, avec beaucoup d'investissement dans leur rôle



respectif.

La culpabilité, la responsabilité pour le père et l'amour pour la mère sont au centre de ce long métrage, le jugement des gens extérieurs au drame va également avoir une vision totalement différente par rapport à ce fait. Certains vont être plus tolérants et compréhensifs alors que d'autres sont plus tranchants.

En effet, on observera comment réagissent ses proches à commencer par sa femme, ses amis et l'on verra que tout le monde y va de sa critique ou de son soutien.

Doit-on jeter la pierre au père ? A cette société qui nous en demande toujours plus ? Je ne saurais dire.

Chacun aura son opinion mais la réalisatrice ne juge pas elle se contente de nous délivrer un fait qui donne naissance à ce film, certes difficile, mais qui nous propose une réalité que l'on voit souvent dans les faits divers et ce système va toujours trop loin. Il serait bon de savoir lever le pied.

Le monde actuel nous pousse à commettre des erreurs graves qui viennent impacter fortement notre vie comme c'est le cas dans [Father](#).

Un film indispensable pour tenter de comprendre les rouages du corps humain dans notre quotidien fortement perturbé par une existence devenue de plus en plus stressante.

Pour en savoir plus

A propos de la réalisatrice

Tereza Nvotová est une cinéaste et comédienne slovaque née à Prague et installée à New York. Elle sort diplômée de la Faculté du cinéma et de la télévision de Prague (FAMU) en documentaire.

Parallèlement à sa carrière de comédienne, elle réalise plusieurs films documentaires pour la télévision tchèque, slovaque et pour HBO. Elle s'attaque frontalement aux tabous de la société, que ce soit pour mettre à jour les sombres liens d'un homme politique dans *The Lust for Power* en 2017, ou dévoiler les agressions sexuelles qui ont lieu non loin du cercle familial dans *Sans jamais le dire* en 2017.

Dans *Světlonoc*, elle dépeint le climat fantastique et l'aspect le plus mystique d'une Slovaquie rurale.

Festivals et prix

Festival du Film Les Arcs 2025 – Prix d'interprétation attribué à Milan Ondřík



Festival À l'Est 2026 de Rouen – Grand Prix

Festival Chef Op' 2026 de Chalon-sur-Saône – Prix des lycéens et apprentis

Festival Reims Polar 2026 – Prix Sang Neuf

Mostra de Venise 2025 (Orizzonti) – Sélection officielle

Festival du film de Zurich 2025 – Œil d'Or du meilleur long-métrage

Festival du film de Stockholm 2025 – Meilleur film & meilleur scénario

Festival du film de Varsovie 2025 – Mention spéciale à Milan Ondřík

Festival du film Golden Orange d'Antalya 2025 – Prix de la meilleure réalisatrice

Oscars 2026 – Présélection pour la Slovaquie

Slnko v sieti 2026 (César slovaques) – Meilleur film, meilleur réalisatrice, meilleur acteur, meilleure photographie et meilleure musique

Sélectionné à

Festival du film de Reykjavík 2025

Festival du film Finale de Plzeň 2025

Festival du film de Vancouver 2025

Festival du film de Rio de Janeiro 2025

Festival du film Golden Horse Taipei 2025

Festival du film Black Nights de Tallinn 2025

MA NOTE : 3.8/5

Crédits photos et vidéo : Epicentre Distribution



Blog de Phaco ? C'est un blog culturel généraliste qui paraît tous les lundis depuis 2011. Vous y trouverez des chroniques dans les domaines suivants : Livres, Théâtre, Cinéma, Musique, Arts, Architecture, Patrimoine/Tourisme. Excellente lecture ! (Thierry de Fages)

Architecture	Arts	Blog Actu	Brèves	Cinéma	Livres	Musique	Patrimoine/Tourisme	PhacoTop	Théâtre
--------------	------	-----------	--------	--------	--------	---------	---------------------	----------	---------

lundi 25 mai 2026

contact :

leblogdephaco@gmx.fr

Father



Dans *Father* la réalisatrice slovaque **Tereza Nvotova** questionne la culpabilité parentale à la suite du décès d'un enfant. *Father* raconte le désarroi de parents à la suite de la mort de leur fillette oubliée dans la voiture et laissée plusieurs heures dans la chaleur étouffante. La tragédie fait non seulement la une des journaux dans tout le pays, mais plonge aussi le couple dans un gouffre de désespoir dont ils peinent à s'extraire.



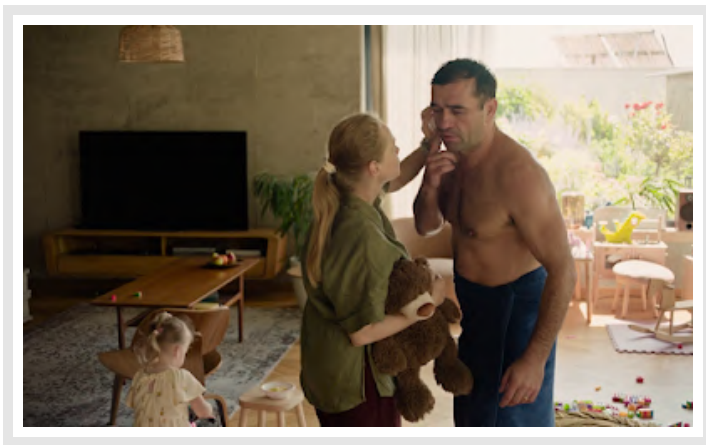
Father

Le film raconte ce parcours de croix émailé par un procès sensationnel et l'improbable reconstruction du couple. Le syndrome du bébé oublié survient lorsqu'un parent, souvent stressé ou épuisé, oublie involontairement son enfant dans la voiture, pensant l'avoir déjà déposé, le parent agissant alors "en pilote automatique". Sans être un documentaire *Father*, film de fiction, rappelle pourtant un phénomène souvent ignoré mais bien connu de la justice.



Father

L'acteur slovaque (**Milan Ondřík**) qui joue *Michal* se révèle crédible dans ce personnage ordinaire complètement dépassé par cet événement et qui errant dans cette tragédie familiale entre culpabilité et rédemption doit affronter à la fois sa propre solitude et le regard des autres. Par le son et par de gros plans de visage le chaos intérieur de *Michal* nous est puissamment suggéré et malgré un scénario redondant et un peu convenu le film dégage un fort climat psychologique, scrutant autant la déchéance morale de son personnage principal que l'attitude ambiguë de son entourage, faite de reproches et de compassion.



Father

Sans doute, davantage que par son histoire même, le long métrage se démarque par une approche cinématographique sensorielle mettant de façon symbolique l'accent sur la détresse humaine, montrant la lutte inégale et obsessionnelle de *Michal* pour apprivoiser son traumatisme, pour continuer malgré tout à vivre. Malgré son atmosphère sombre, *Father* nous montre qu'au-delà de la fracture du couple et de leur deuil familial une reconnexion avec la vie est toujours possible, dans leur souhait d'avoir un autre enfant.



Father

Oscillant entre désespoir et résilience *Father* est un film intéressant, sachant dépasser le cadre convenu du mélodrame en proposant une réflexion incisive et personnelle sur la reconstruction d'un couple à la suite de la mort d'un enfant.

Tereza Nvotova nous montre aussi comment un homme dont tout semblait réussir jusque-là bascule progressivement dans une sorte de folie, perdant ses repères professionnels et devenant la proie des médias.

durée : 1 h 43

Father, un film de **Tereza Nvotova**, Slovaquie, Pologne, Tchéquie, 2025
Avec **Milan Ondřík**, **Dominika Morávková**, **Aňa Geislerová**, **Martina Štúková**,
Dominika Zajcz, **Peter Ondrejčíčka**, **Ingrid Timková**, **Peter Bebjak**

(sortie nationale le 27 mai)

<https://vimeo.com/1121521222?fl=pl&fe=sh>



Father

Posted by [phaco](#) at 00:02



Labels: [Cinéma](#)



Father



Par J.V

Le pitch

Michal et Zuzka sont un couple épanoui comblé par la présence de leur petite fille de 2 ans . Mais un jour de canicule, un drame vient briser leur amour et bouleverser leur vie . Leur histoire est exposée par les médias et malgré le poids de l'opinion et de leur entourage, un lien fragile va renaître entre eux, suspendu ...

Ce qu'on en pense

Inspirée par le drame vécu par une de ses connaissances, la réalisatrice Slovaque Tereza Nvotova immerge le spectateur dans le chagrin de ce couple brisé par la négligence du mari. Elle le fait à coup de longs plans séquences et au moyen d'un remarquable travail sur le son . Un film éprouvant mais beau.



Culturaddict

La culture est une drogue dure

Father : bascule de tension (4/5)



Critique : On aime bien se plaindre de la façon dont les plans-séquence sont devenus de plus en plus proéminents dans les œuvres de fictions actuelles, bien aidés par une plus grande « facilité » de préparation tout en risquant de perdre l'intérêt de cette technique. Le long-métrage de Tereza Nvotová regorge de plans ininterrompus pendant un long moment et pourtant cela ne fait que renforcer la tension et le regard d'observation d'un film clairement étouffant, particulièrement par sa manière d'orchestrer sa première partie. Il faut donc y plonger en étant totalement préparé à l'absence de partis pris simplistes du long-métrage.

Ainsi, sans trop dévoiler la nature du drame en son sein, le film réussit à prendre son temps pour installer cette famille dans leur dynamique du quotidien et à créer une sensation de réel pendant un long moment sans que cela ne soit superflu. C'est justement par ce visuel d'apparence maîtrisé que croît une première inquiétude de plus en plus sourde quand on se rend compte d'une chose qui va marquer une bascule narrative totale avec un point de non-retour déchirant. De là, la technique de mise en scène va plonger vers l'observation totale, jugeant d'une passivité dans notre regard en s'interrogeant sur la façon dont les personnages pourront se réparer dans un espace visuel où l'émotivité est toujours d'une grande fragilité. Les nappes sentimentales du long-métrage sont dignes de morceaux de cristaux, prêts à se briser par les jugements extérieurs et la culpabilité permanente qui vont nourrir le récit jusque dans sa conclusion.



Loin d'être un film facile, « Father » constitue invariablement une œuvre chargée en douleur sans tomber dans le dolorisme simpliste. L'usage de plans-séquence renvoie alors à un temps de doute et de mal-être, faisant résonner blessures intimes et jugements extérieurs. Tout cela se crée avec une intériorisation qui ne peut qu'affecter, mais toujours dans la vision de ses personnages. Très clairement poignant, le long-métrage de Tereza Nvotová est toujours d'une grande intelligence sentimentale, de celles qui rendent le propos particulièrement déchirant sans aucune facilité, et ce d'autant plus avec une réalisation qui impressionne sans noyer son fond.

Résumé : Michel et Zuzka sont un couple épanoui, comblé par la réussite et la présence de leur

EPICENTREFILMS PRÉSENTE

FATHER

UN FILM DE TEREZA NVOTOVÁ



EPICENTRE FILMS PRÉSENTE FATHER UN FILM DE TEREZA NVOTOVÁ AVEC MILAN ONDRIK, DOMINIK A MORÁVKOVÁ, ANA GEISLEROVÁ, MARTINA ŠCŮKOVÁ
DOMININA ŽALJZ, PETER ONDREJČIČKA SCÉNARIO TEREZA NVOTOVÁ, DUŠAN BUDZÍK, JIŘÍ ŠKŘEK, RICHARD ŠTĚPÁNEK, MAREK HART, IVAN HORÁK RÉGIESSSEUR NINA FERIANCOVÁ
CINÉMA TEREZA ŠROVČOVÁ COSTUMES ANETA GRŠÁKOVÁ MONTAGE VĚROSLAV ŠTĚPÁNEK MONTAGE SONORE NIKOLAJ ČIABRIK MONTAGE VISUEL DOMINIK PION
MONTAGE VISUEL VIK MICHAL KRÉČEK PRODUCTEUR MAM VERONIKA PÁŠTEKOVÁ, ANTON ŠIBENKO, KAREL CHOYKA, MILOŠ LOCHMAN, MARTA GHOSINSKÁ, MARIUSZ WŁODARSKI
MONTAGE SONORE DANKE PRODUCTION, POLORO FILM, LAVA FILMS COOPÉRATION ČESKÁ TELEVIZE, TV JOJ AN ASSOCIATION AVEC MAGIC LAB AVEC LE SOUTIEN DE AUDIO VISUELNY FOND
STATNI FOND AUDIOVIZUE, POLISH FILM INSTITUTE, M. GITROEN, STRABAG AVEC LE SOUTIEN FINANCIER DU MINISTRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION DE FRANCE EPICENTRE FILMS



Liam Debruel



27 mai 2026

Cinéma, Critiques de films

Epicentre Films, Father, Tereza Nvotová

[Previous post](#)

[Next post](#)